DÉPOT LÉGAL
VAUCLUSE
N°
12

11me Année – N° 68 Juin 1925

FORTVNIO

LES CAHIERS DU SUD

SOMMAIRE :

GEORGES BOURGUET..... *Considérations sur le Surréalisme : 1° Genèse du Surréalisme ; 2° Etat Surréaliste ; 3° Esquisse critique.*
GABRIEL D'AUBARÈDE..... *Lettre à Stéphane.*
ALFRED ROBERT..... *Poèmes.*
KRATÈS..... *Pincées de Cendres.*
ANDRÉ GAILLARD..... *Apocalypses.*
ENQUÊTE DES CAHIERS DU SUD.....

CHRONIQUES :

LES LIVRES : *Une orgie à Saint-Pétersbourg*, Jean Ballard ; *Le Désert de l'Amour :* Gabriel d'Aubarède ; *Marseille sur le vif :* J. B.; *Jeanne d'Arc*, G. Bourguet ; *Les poètes fantaisistes, L'Oratorio, La rive d'or :* Léon-Gabriel Gros ; *Les Revues :* Gaston Mouren ; *La Peinture :* Herrem : ECHOS : *Lettre de Nice :* Reynold.

Notre Enquête : Réponses de MM. Paul REBOUX, Pierre BOREL, Valère BERNARD, E. W. VEILLARD, Roger GIRON, Louis MARTIN-CHAUFFIER, Clément VAUTEL, Pierre HUMBOURG, Jean PHILIPPON, Marcel POGGIOLI, J. F. Louis MERLET, Maurice DAVID, Marcel BRION, Albert ACREMANT.

BUREAUX :
10, Quai du Canal, MARSEILLE -- 30, Avenue d'Eylau, PARIS

N° 68. — 11me Année. Juin 1925.

FORTVNIO

Considérations sur le Surréalisme

I

GENÈSE DU SURRÉALISME

« J'ai compris pendant la minute
où il est resté devant moi sans parole,
j'ai compris toute l'ivresse du monde».
D'ANNUNZIO.

Une angoisse, résultante de la guerre et des époques confondues, se manifeste actuellement dans le milieu des jeunes intellectuels. Après le triomphe de la science et du positivisme (1) et la faillite qui en résulta, l'esprit cherche comment régner à nouveau et satisfaire les aspirations de l'âme vers Dieu, vers l'absolu. Cette recherche est un drame ; on ne le peut éluder sans se sentir barbare ou hors de l'humanité. Il n'est plus temps de déchoir.

Le surréalisme doit son importance, non à la doctrine

---

(1) Nous nous excusons de cette affirmation grossière ; elle est vraie en son ensemble, malgré certaines tentatives de libérations. Bergson fut un étonnant psychologue, mais quelle pauvreté métaphysique ! Hamelin tenta bien d'esquisser une pensée métaphysique; son influence fut seulement universitaire. C'était bien l'étouffant scientisme sceptique qui croyait se passer de Dieu, que nous subissions.

qu'il essaie d'élaborer, ni aux outrances de ses néophytes; il s'impose à nous comme la preuve de ce malaise qui atteint les cellules mêmes du cerveau. Le nier ou s'en moquer c'est faire comme l'autruche ; nous avons assez des moqueries et du sarcasme. Il faut comprendre pour voir clair.

Ce n'est pas d'octobre 1924, lorsque parut le manifeste du surréalisme, que date ce mouvement. Il commença comme finissait la guerre; alors il s'appelait Dada. Ce qui distingue ces deux mouvements apparaît dans l'expérience, seulement dès Dada on tendait à dresser un nouvel inventaire des réalités, à imposer à l'homme un nouveau psychisme; voilà ce qui importe. Des jeunes gens emplis de lyrisme et qui voyaient toutes les portes fermées, toutes les formules usées, se refusèrent à couler leurs images dans les moules communs de la pensée, par orgueil peut être, surtout par amour de la vérité. Dès lors, ils voulurent détruire les cadres où agonisaient les thèmes éternels, qu'à force de rabâcher on rendait incompréhensibles. Ils voyaient qu'au lieu de palpiter comme une chose vive, la littérature et particulièrement la poésie, ne caractérisait plus les tendances de la race; elle abandonnait son rôle qui est de joindre comme en un faisceau les volitions du temps pour mieux pénétrer ainsi l'avenir, le prévoir ou l'amplifier. Ils voyaient la stérilité des dogmes ; ils les rejetèrent. Ils aimaient les mots et s'indignèrent qu'on en fit des marionnettes; ils oublièrent la pensée pour proclamer la vertu du mot. Ils éclatèrent de rire, devinrent les détracteurs de toute littérature et sous l'égide de Rimbaud, Lautréamont, Jarry, Apollinaire, fondèrent la revue *Littérature !* Les pontifes se récrièrent devant ces « farces » de présomptueux. Quel-

quelques-uns (1) (et ceci est bien leur mérite) se penchèrent vers eux inquiets et intelligents.

Cette petite revue sous couverture jaune, éditée, 9, place du Panthéon en mars 1919, vécut comme elle put c'est-à-dire mal. On lit dans ses sommaires, outre les noms précités dont elle publia des inédits, les trois noms des Directeurs : Louis Aragon, André Breton, Philippe Soupault; et si l'on excepte ceux qui apportèrent, auteurs déjà connus, de leurs poèmes ou proses par amitié pour ces jeunes gens, nous relevons les noms de Paul Eluard, Tristan Tzara, Radiguet, Reverdy, Paul Morand (2). Dès 1919 l'équipe est constituée qui, avec d'autres jeunes, pour un autre but, a créé « *la Révolution surréaliste* » (3). Il y a bien solution de continuité.

---

(1) Gide, Rivière, Valéry. Nous rappelleront ces phrases de Gide « Dada, c'est le déluge après quoi tout recommence » ou « C'est une grave erreur que d'assimiler les Dada au Cubisme » ou « Chaque vocable îlot... sera posé ici (ou là tout aussi bien), comme un ton pur; et non loin vibreront d'autres tons purs, ravis d'un absence de rapports telle qu'elle n'autorise aucune association de pensées ». Quant à Valéry il donne des poèmes à « *Littérature* », et s'avoue infiniment attiré par les Dada. Pour Rivière qui sut avec lucidité prévoir et comprendre, nous devons signaler avec quelle colère on parlait de lui parmi les Dada. Il faut rappeler l'incident Aragon-Rivière et la lettre insultante d'Aragon à Rivière parue dans *Paris-Journal* en 1923. Aussi Rivière n'a-t-il pas écrit : « Il n'est pas bien sûr que le monde ait besoin de cette liberté que nous pensons lui avoir acquise... » (N. R. F. n° 72).

(2) Si j'ai cité ces noms c'est pour montrer que tout ceux qui ont depuis prouvé leur valeur ici ou là, étaient là en 1919.

(3) La Revue « Littérature » dans une nouvelle série à couverture blanche aux dessins allégoriques fut éditée par la librairie Gallimard. On y voit débuter Desnos, Delteil. Cette série ne se vendit guère mieux que la précédente. Mais a-t-elle été soutenue par ses éditeurs? Quoiqu'il en soit, elle a fait place à « la Révolution surréaliste », chez le même libraire.

L'écart entre le point de départ et le point actuel (j'entends par point actuel le n° 3 de la *Révolution Surréaliste*), peut paraître important. Il l'est moins si on essaie de voir l'évolution qui s'est produite. En somme, il semble prévisible après la lecture des lettres de guerre de Jacques Vaché.

Demandons à André Breton le récit de ses découvertes. Au moment où il écrit *Mont de Piété* (1), il avoue avoir de la pudeur de pensée, être attiré « par la lenteur d'élaboration pour se sauver de contacts inutiles, contacts « qu'il réprouvait grandement ». Il en arrive pour le poème de *Forêt Noire* (2) à tirer des lignes blanches de ce livre un parti incroyable. Il s'était mis « à choyer immodérément les mots pour l'espace qu'ils admettent autour d'eux, pour leurs tangences avec d'autres mots innombrables » qu'il « ne prononçait pas ».

C'est la crise Dada avec les phénomènes que nous connaissons. Mais un soir Breton perçoit, nettement articulée, une phrase assez bizarre, insistante, qui « cognait à la vitre ». Cette phrase est quelque chose comme : « Il y a un homme coupé en deux par la fenêtre ». Cette phrase emporte avec elle l'image d'un homme marchant, tronçonné par la fenêtre, et celle-ci se déplace avec l'homme. Il incorpore cette image à son matériel poétique : une succession de phrases très gratuites s'ensuit. Il essaie de parvenir « à un monologue de débit, sur lequel l'esprit critique du sujet ne fasse porter aucun jugement » (méthode freudienne). Enfin, persuadé « que la vitesse de la pensée n'est pas supérieure à celle de la parole »,

---

(1) Au Sans Pareil, Paris 1919.

(2) Breton dit avoir mis 6 mois à écrire ce poème — « on peut le croire, je ne me suis pas reposé un seul jour ».

il confie cette idée à son ami Soupault et tous deux devant une page blanche écrivent ce qui leur passe par la tête, « avec un louable mépris de ce qui pourrait s'ensuivre littérairement. (1).

Le surréalisme est né. Il ne tarde pas à attirer ceux que tourmente le démon de la foi et en particulier les générations d'après guerre : Francis Gérard (un des directeurs de l'*Œuf dur*), Benjamin Péret, Pierre Naville... Enfin se détache le visage d'Antonin Artaud dont le nom fut révélé au public par Jacques Rivière. Nous devons remarquer ici combien les préoccupations de Breton et de ses amis touchent les gens. Non seulement leur mouvement suscite des adhésions mais d'autres personnages protestent, prétendant posséder le vrai surréalisme : Yvan Goll par exemple. A ceux qui sourient et se demandent pourquoi on attache de l'importance à de telles manifestations, nous répondrons qu'il faut considérer la puissance de rayonnement d'une idée comme un signe de sa valeur. Il apparaît que le surréalisme suscita, outre un élément de curiosité dans le public, un élan dans la jeunesse française.

Benjamin Crémieux notait ironiquement dans un feuilleton des *Nouvelles littéraires*, qu'il n'existe pas une sous-préfecture où un rhétoricien ne soit abonné à la *Révolution Surréaliste*. Qu'est-ce à dire ? Cela signifie que la province, que l'on se plaît à reconnaître lente à s'émouvoir et sage en général, reconnut là ses soucis. S'il faut admettre que le snobisme y fût pour quelque chose, considérons que le snobisme exploite toujours les désirs ou les tendances latentes.

---

(1) Les *Champs Magnétiques* en furent la conséquence. Ils furent édités avec les portraits des auteurs par Picabia au Sans Pareil en 1920 et dédiés à la mémoire de Jacques Vaché. « Vaché est surréaliste en moi » dit Breton ».

Ainsi, lorsque parut le manifeste de Breton, de partout dans le public (ce petit et tout premier public qui est le seul digne de compter), une curiosité faite de sympathie attira l'intellectuel. On allait voir systématiser le tourment de son âme et peut-être certains seraient sauvés parce que d'autres avaient souffert une inconnue de la pensée.

II

L'ÉTAT SURRÉALISTE

« Il importe que nous nous montrions de nouveau capables de nous écouter nous-mêmes, au lieu de tout ce bruit qui se fait hors de nous ».

Jacques RIVIÈRE.

N. R. F. Juin 1919.

A l'homme dont l'imagination est annihilée, qui de toutes parts voit les nécessités matérielles l'étreindre, lesquelles le réduiront bientôt au silence et à la mort, va-t-on apporter le salut ? Les êtres que la société transforme par étapes en machines, trouveront-ils un tremplin d'où sauter haut vers le ciel ? Pour comprendre aisément la lettre des solutions qui nous sont proposées, ou nous permettra de synthétiser la doctrine. Le surréalisme tend à libérer l'esprit humain, et cette libération accomplie il s'ensuivra une éthique et une esthétique nouvelles. (1).

---

(1) Qu'on ne nous accuse pas de fausser la pensée de Breton. « Les futures techniques surréalistes ne m'intéressent pas ». Bien sûr, mais qui propose une méthode en devient responsable. C'est bien le cas pour « *Le manifeste du surréalisme* » et le « *Discours sur le peu de réalité* ».

Libérer l'esprit d'abord. A force de nous contraindre, un automatisme joue en nous et finit par ankyloser notre mécanisme psychique. Il faudra donc laisser à l'esprit la possibilité d'errer, car cette possibilité semble la contingence du bien. Une première fois apparaît le spectre de la folie. Il ne faut pas s'effrayer de ce mot, puisque malgré les mauvais traitements qu'ils subissent, on remarque la sorte de sérénité têtue des fous à recommencer leurs mêmes actes; en vérité le fou puise un grand réconfort dans son imagination. « Ce n'est pas la crainte de la folie qui nous forcera à laisser en berne le drapeau de l'imagination » dit Breton.

Cette position prise, on va pouvoir instruire le procès du réalisme. Cette dernière attitude, « imprégnée du positivisme de Saint Thomas à Anatole France (?) » est « hostile à tout essor intellectuel et moral », elle flatte « l'opinion dans ses goûts les plus bas ». Favorisant la paresse de l'esprit, elle va décréter l'obligation de la clarté, « la clarté confinant à la sottise ».

... Comme conséquence de ces canons, il y a l'essor du roman. Ce genre de travail ne se satisfait que de banalités, de lieux communs, il décrit tout et n'importe quoi, de telle sorte qu'on a l'impression de voir s'étirer des moments sans valeur, « des moments nuls de la vie », alors que les caractères (sujet où le génie devrait prendre la peine de s'exercer) sont présentés comme des pantins formels dont un trop malicieux auteur tire les ficelles, toujours les mêmes, dans le cycle des actions vulgaires et quotidiennes. A force de vouloir classer, expliquer, on perd le sens de la mesure, et, loin de le préciser, gloser sur un acte, l'affaiblit ou le ridiculise. Les plus grands romanciers n'ont pas su résister : Dostoïewsky et Stendhal d'un côté, Proust et Barrès de l'autre, ne s'évadèrent que comme malgré eux et bien provisoirement de ces poncifs qui gouvernent leurs œuvres.

Mais il ne suffit. Il faut attaquer maintenant le rationalisme. De ce que nous vivons sous ce signe, à cause de nos manières de vivre, expérience et logique se confondent dans leur néant. La première est limitée par des bornes d'où il lui est de plus en plus difficile de sortir ; la seconde s'applique à des problèmes secondaires. En somme, on a banni superstitions, chimères du cerveau humain ; il y a usage établi jusque dans la recherche de la vérité.

Ajoutant aux butins de ces critiques, un docteur saxon, Sigmund Freud, apporta le secours de ses découvertes et permit de situer enfin l'imagination à la place qui lui convient. Freud porta notre attention sur le rêve. (1). Notre cerveau va devenir le laboratoire de ce phénomène, « nous remarquerons bientôt que le rêve continu, porte trace d'organisation ». Rien ne nous dit (et l'hypothèse va tout transformer), que les gestes, les goûts inexpliqués mais très définis qui s'imposent tout à coup à

---

(1) « Il est inadmissible, dit Breton, que le rêve ait encore si peu retenu l'attention ». Il faut remarquer au contraire combien dans les temps premiers de la civilisation on lui donnait d'importance, importance que lui donnent aujourd'hui encore les peuples orientaux et africains. Mais dans l'époque moderne aussi nous nous souvenons des nouvelles considérations sur le sommeil de Maine de Biran — des considérations de Bacon dans le livre IV de *De Augmentis*. Enfin tous les philosophes virent dans la question du rêve un des côtés de l'activité spirituelle, son côté gratuit : Descartes dans *De l'homme*, Spinoza et Leibnitz. Plus près de nous, nous choisirons parmi les nombreux travaux consacrés au rêve pendant le XIX^{e} siècle et jusqu'à nos jours les noms de Hervey St-Denis, Tissié, Weygandt, Rudestock, Maury, Claparède, Vaschide, Bergson. Ces travaux ne diminuent en rien l'originalité de Freud, mais il était bon qu'on les rappelât, ne serait-ce que pour mieux situer Freud.

l'état de veille, ne sont pas la continuation du rêve qui se satisfait, affirme sa force. (1). L'état de veille, en effet, semble un rideau derrière lequel se presse le monde surréel qui, dès qu'il le peut, occupe la scène et notre attention, lorsque notre volonté faiblit, lorsque nous hésitons à choisir. Et si ce monde tient si vite la première place, alors qu'il paraît invisible au fonctionnement de nos facultés dites normales, cela vient de la satisfaction absolue dont nous nous souvenons avoir joui en rêve. Voici que notre activité d'esprit, par une longue habitude, va fondre dans une surréalité le rêve et la réalité. Alors, les contingences extérieures ne détruiront plus nos aspirations; par ce mécanisme de l'esprit, qui dans le sommeil obéit de façon atténuée aux conditions physiologiques ambiantes, une liberté prodigieuse animera les hommes et leur permettra de faire triompher « le merveilleux », cette exaltation du meilleur.

De la « toute puissance du rêve » quels résultats devons-nous prévoir ? Pour le surréaliste, « il n'est rien sur quoi il devrait se refuser à parler, à écrire d'abondance ». Qu'importe s'il ne se comprend pas ! Il doit obéir à « la voix »; qu'il se garde de recommencer ou parfaire une phrase ! Il altèrerait, à clarifier les choses, la valeur intrinsèque de l'inspiration. Ce langage va, d'ailleurs, lui prêter une lucidité extraordinaire ; dépassant toute culture, labeur, érudition, il sera pour lui une révélation perpétuelle.

---

(1) Nous pourrions dire : « Notre cerveau va devenir le producer de ce noumène » et nous marquerions ainsi la filiation directe des surréalistes avec Kant, leur position toute kantienne de l'esprit. Nous avons préféré ne pas nous engager à discuter ce point de vue, puisqu'il nous aurait fallu prouver (et ç'eut été hors de propos) que les surréalistes mutilaient la pensée kantienne.

Pour le Surréaliste, les données communes sur la raison, l'équilibre et autres contraintes ne vaudront plus. Le « vice nouveau » agira sur lui comme un stupéfiant qui peuplera son cerveau d'images sans lien apparent, mais qui seront le guidon de l'esprit dans les domaines du surréel. La jeunesse ressuscitera et ses folles imaginations. Mais ce retour à l'état pur entraînera avec lui des paysages dangereux, des hallucinations, des rencontres de monstres et de fleurs innommables : « la flore et la faune du surréalisme sont inavouables ». C'est un état étrange, une nuit chargée d'éclairs (« le jour auprès d'elle est la nuit »), dans laquelle le surréaliste va, happé sans cesse par de nouvelles images qu'en son délire il ne peut éteindre ou effacer, et qui le brûlent et l'épuisent comme la drogue dans le plaisir.

Il faut prévoir enfin que l'habitude de ces méthodes aura sa répercussion sur la société. Il en résultera des actes dont auront à répondre les surréalistes devant les hommes. La caractéristique des initiés paraît l'irresponsabilité. De même qu'en poésie ils obéissent à la voix, de même dans la vie de tous les jours. Le prévenu ayant commis des actes délictueux aux yeux des profanes, sera-t-il acquitté ? lui accordera-t-on les circonstances atténuantes ? En vérité il n'importe au surréaliste qui ne signe pas davantage ses actes que ses livres. Ni mérite, ni démérite. Son monde est le seul monde qu'il accepte, dans lequel il se puisse mouvoir; à la seule voix il doit répondre, et s'y soumettre représente son plaisir. Etranger aux soustructions de ses frères qui subissent l'artério sclérose de l'habitude, il n'a que faire du monde. Le fait qu'il se trouve parmi d'autres gens ne le trouble pas s'il le blesse. « L'existence est ailleurs ».

III

Esquisse critique

Oh! maudite!... Quels maux je souffre!
Toute ma nature est un gouffre !
Hélas! Entr'ouverte aux esprits,
J'ai perdu mon propre mystère !...
Une intelligence adultère
Exerce un corps qu'elle a compris.

P. Valéry. (La Pythie).

Nous venons de voir que le surréalisme ne se cantonne pas seulement dans tel ou tel domaine. Il veut tout atteindre. Ses adeptes se défendent bien de vouloir présenter une doctrine puisqu'il « faut tout attendre de l'avenir », mais Antonin Artaud se hâte de nous affirmer « qu'une révolution surréaliste est applicable à tous les esprits, à tous les genres d'activité humaine, à tous les faits établis de morale ». Révolution qui vise alors à un reclassement général des valeurs ; il s'agit bien de poser les prémisses d'une philosophie et malgré qu'ils en aient, des lois, des préceptes. Ainsi, dépassant les cadres qu'elle veut détruire, cette révolution envisage l'établissement d'une autre vie. Nous allons essayer de montrer les conséquences de cette position, primo : dans le domaine de l'esprit ; secondo : dans le domaine des faits. (1).

Par le triomphe du merveilleux qu'ils veulent susciter, les surréalistes ont pris place dans le mouvement poétique qui, depuis Mallarmé et à cause de lui, a tendu de plus en plus à séparer la poésie du jugement, voire de la perception. La poésie ne tiendra plus compte des senti-

(1) Nous nous permettons cette classification parce que c'est dans le domaine littéraire que commencèrent les manifestations surréalistes, ensuite parce que, comme le dit justement Artaud : « Le surréalisme est avant tout un état d'esprit ».

ments, de la sensualité, des idées mais ouvrira le chemin aux images pures dont la gratuité saisira l'esprit. Délaissant les formules, elle replacera l'imagination sur son trône et l'esprit ne raffinant plus sur les sensations, se moquant d'enrichir ou non le cœur, de développer ou non l'intelligence, l'âme pourra s'exalter, sortir de sa gangue, monter vers l'infini. Pour faciliter l'opération ou se débarrassera des tentations de la chair, de la connaissance et des bien-êtres immédiats pour les goûter ou s'en dégoûter dans les vapeurs montant du cerveau en état de rêve. D'où création illimitée, champs à jamais illimités de jouissances, perpétuation du nouveau.

Simplement ce sera créer un nouvel arbitraire. traire. Par cette façon radicale de couper la vie en deux, et cette fois-ci en faveur de l'état onirique, un cadre encore enserre l'esprit. Un poncif succèdera à l'autre, a déjà succédé à l'autre. (1) Sans parti-pris, celui qui lit les récits de rêve qu'on veut bien reproduire, est frappé par l'emploi de mots qui reviennent comme des leitmotivs : nébuleuse, ruines, paysages marins, flore et faune grotesques mais stéréotypés. A lutter contre ces habitudes, l'esprit se fait un devoir d'en prendre de nouvelles. Bientôt après, il se meut aussi aisément qu'auparavant en leur compagnie.

Ensuite à bien considérer ces confessions, nous demeurons frappés d'un air commun qu'elles ont avec le premier état d'un poème quelconque. Il est certain, comme nous le remarquions plus haut, que la poésie débute aujour-

---

(1) Georges Gabory note avec beaucoup d'à-propos que nous trouvons déjà dans « le Paysan de Paris » de Louis Aragon, pour la valeur poétique de certaines réalités parisiennes, ce nouvel arbitraire. Ce dernier était déjà apparent dans « Paris la nuit » du même auteur édité à Berlin en 1923.

d'hui dans le cerveau du poète par des visions surréelles — qui amènent des mots motifs — lesquels mots et visions seront écrits à la suite, sans ordre apparent jusqu'au moment où l'intelligence, ou un instinct plus fort, choisira les éléments distinctifs du poème, bâtira les lignes de son architecture. Qu'est le poème avant le choix ? Une cellule privée d'énergie, ayant toutes les possibilités et contenant en substance le définitif, mais l'œuvre d'art ne commence qu'à partir du choix, de la différenciation de la cellule, de son activité.

En somme l'esprit s'arrête en route qui se contente de l'écriture automatique. Mieux même : il est désaxé quoique tenant encore à son axe. Le fantôme de l'impuissance apparaît... Quelle belle découverte que de nous dire: chaque être a un certain potentiel poétique! Le rôle du poète semble justement d'éveiller en chacun ce potentiel et par la communion qu'il impose avec la forme de sa pensée, d'en révéler la présence en autrui. L'art qui ne supporte point la retouche, l'œuvre qui corrigée et maintes fois reprise perd de sa valeur manque d'élément éternel.

On nous répondra : Le surréalisme se soucie peu de l'art. En vérité ! A quel métier s'emploient donc ces jeunes gens? Voici une revue, des livres. Ils crient comme le voleur pris sur le fait : au voleur ! Piètre excuse. Breton, en outre, ne conseille-t-il pas à ses amis de composer de « faux romans », de « la fausse critique » — c'est-à-dire des romans et de la critique pour tout le monde. « La littérature » conclue-t-il « est un des plus tristes chemins qui mènent à tout ».

Considérons le cas de Monsieur Soupault. Après les Champs magnétiques, il donne successivement : *Le Bon apôtre*, *A la dérive*, *Les frères Durandeau*. Trois romans chez trois éditeurs. Ce n'est guère le lieu d'en discuter ;

constatons toutefois les progrès du troisième sur le premier. Et ce sont trois vrais romans avec un sujet et des personnages parlant comme nous parlons. Les surréalistes méprisent la littérature et ils en font. Ils descendent jusqu'au public et se plaisent à en recevoir leur salaire comme le premier Henri Bordeaux venu.

La colère cependant serait ici déplacée. Il n'y a pas de fumisterie: Beton se croit prophète, Antonin Artaud initié, Gérard élu. C'est bien un drame que jouent devant nous ces jeunes hommes, un drame qui éclate entre le monde réel dans lequel ils vivent et dans lequel ils n'ont pas la force de lutter, sur lequel ils ne peuvent régner, et l'ambition de leur cerveau qui, mal accordé à leur corps, lequel ne leur obéit pas, se réfugie dans un monde forgé de toutes pièces par l'imagination, où ils se livrent à une débauche d'actions illusoires, de gestes extraordinaires servant d'excuses à leur impuissance. Ils croient escamoter la difficulté s'ils la nient.

Les voici entraînés à aimer le déséquilibre; ils se convainquent du bonheur des aliénés, protestent contre leur incarcération. Bientôt ils affirment la supériorité du fou sur l'homme normal : « C'est ce dernier (le fou) qui a le dessus ! Si l'on cherche pourquoi cette préférence, il suffit de lire dans leur revue : « Le dénouement matériel supporté héroïquement ou non est toujours une entrave ». L'existence est ailleurs ! Ces mots sonnent aux oreilles comme un pardon. Alors « les yeux n'accommodent plus aux objets environnants, l'esprit se sent vague et doucement blessé, l'attention est désorientée et, frustrée, se trouve ramenée à des objets de moindre émotion et de matière plus brutale qui lui fait obstacle ». (1).

---

(1) Francis Gérard. Révolution Surréaliste n° 2.

Pourront- ils résister ? Ils avouent leur faiblesse : « Celui qui s'est souvent prêté à cet exercice (l'écriture automatique) ne peut plus semble-t-il s'en détacher complètement (1). Le malheureux « à travers les fentes d'une réalité désormais inviable parle un monde volontairement sybillin », (2) « hautain, aveugle et sourd... le surréalisme l'a rendu aussi grand vivant que mort », (3).

Qu'on ne s'illusionne pas : nous assistons à une course au néant. Parce qu'ils suivent avec intérêt le mouvement de Pierre Morhange et de ses très remarquables amis de « Philosophie » (4), parce qu'ils supplient le dalaï-lama et les sages hindous de leur apporter des lumières, l'attitude des surréalistes ne doit point nous tromper. Une mystique s'appuie sur un dynamisme (dont on peut retrouver les racines dans la réalité), pour profiter à quelques-uns ou à beaucoup. Rien de pareil ici : à ne pas savoir où l'on va, à se complaire dans les parties les plus troubles du moi, à rejeter les données médiates de la conscience, à séquestrer la raison, à se livrer au hasard sans contrôle on aboutit à la folie. Arrachons leur masque: Tant de tendresse pour la folie, c'est toute la tendresse pour eux. Hantés par le trou noir qu'ils voient sous leurs pas, entre les rires qui les épouvantent, ils nous laissent, construits selon la raison, des testaments. Que sont-ce d'autres que d'infinis orgueilleux qui rêvaient d'illimiter le monde et de devenir dieux ! Ils ont employé à ce faire le rêve, grâce auquel ils croyaient bien trouver leur Chanaan. Mais même en rêve les limites vous tiennent. A les dépas-

---

(1) Révol. Surréaliste n° 2. F. Gérard.
(2) Révol. Surréaliste n° 3.
(3) Révol. Surréaliste n° 2. F. Gérard.
(4) La jeune revue dont nous palons est appelée croyons-nous, à prendre une place très importante dans la vie des lettres.

ser on perd l'équilibre. Vous avez beau rire, vous êtes perdus ; votre intelligence paralysée, bientôt ne vous accordera plus la joie de vivre dans votre inconscient — car vous ne vous rendez compte du bien-être dans la surréalité que par rapport à la vie réelle.

Subissant la paralysie de la volonté, vous avez caché votre maladie dans « des habits d'apparat, des parures menteuses » sous le nom de « connaissance pure indépendante de la volonté » comme disait Nietzsche (1)

D'ailleurs quoique l'on tente, la vie est là : un système n'évite rien — les hommes, les choses ne vous ratent jamais. Est-ce que le surréalisme évite la souffrance du corps ? Est-ce qu'il supprime les fonctions du corps ? D'expliquer qu'on « ne comprend rien à quelque chose » (2) ne supprime pas le quelque chose. Quelles solutions pratiques nous apporte-t-on ? Nourrit-on chez Benjamin Péret d'autre façon qu'ailleurs la chair et le cerveau ? Monsieur Pierre Naville a-t-il résolu le problème de peindre sans matière? Suis-je naïf! « L'arbre chargé de viande qui surgit ente les pavés n'est surnaturel que dans notre étonnement, mais le temps de fermer les yeux, il attend l'inauguration ». (3).

Hélas! il ne nous sauvera pas de la faim.

Georges BOURGUET.

---

(1) Par delà le Bien et le Mal.

(2) Artaud. Rév. Surréaliste n° 3.

(3) Rév. Surréaliste n° 1. P. Eluard. Boifford-Vitrac.

Lettres à Stéphane

Copy-rights and copy-wrongs
Carlyle.

PREMIÈRE LETTRE

Votre lettre m'a désolé : vous entrez en « Littérature. » Vous, Stéphane! Et vous spécifiez: une littérature qui n'a aucun rapport avec l'autre. Hélas ! Bien que votre distinguo n'ait point de sens, comme je vous devine! J'ai peur pour vous. J'ai failli vous télégraphier: Revenez bord mer immédiatement...

J'ai beaucoup d'affection pour vous, Stéphane. Je me rappelle ces jours que nous passâmes ensemble à C... Votre visage un peu farouche : ces longs yeux, si différents selon que vous vous croyiez seul ou vous sentiez observé; ce front où la dorure du soleil commençait d'effacer les fausses rides d'une trop longue adolescence. Je me rappelle surtout vos silences. Il y a dans le silence une musique particulière où se discerne la délicatesse des âmes : Dans ceux qui s'étendaient entre nous quand nous rêvions côte à côte sur la plage, la voix de la nature, plus chargée de sens que n'importe quelle parole, ne passait-elle pas ?... Vous êtes taciturne et je suis discret. Entre deux êtres de cette sorte j'avais toujours pensé que les avalanches sont fatales : Vous m'avez montré que je me trompais. A la veille seulement de mon départ, vous vous décidâtes à me dire quel vous étiez. Mais la brève avalanche! Toute la montagne est tombée d'un coup : — Je n'ai jamais pu arriver à devenir un homme... Je vous ai répondu : — Dès l'instant que vous l'avouez, vous

êtes guéri ! (Vous vous êtes levé brusquement). Mais oui, vous êtes un homme, vigoureux et fin ; grave et hardi ; ingénu. Il faudra retourner à Paris : On a besoin de vous... Vous avez crié : — Chic alors! Vous êtes parti en courant, et je ne vous ai plus revu.

Vous n'avez donc trouvé rien de mieux, comme première action virile, que de vous jeter dans la « Littérature? » Mais, Stéphane, vous allez vous perdre, et cette sincérité avec vous-même que la retraite vous apprit. Et entendez que, si je grogne, ce n'est pas parce que vous allez toucher à des choses que j'aime : Pourquoi regretterais-je que, d'ami, vous deveniez mon frère ? Ce qui me navre, ce sont ces guillemets ironiques dont vous croyez spirituel d'encadrer le mot LITTÉRATURE. *— Ah! vous m'avez blessé !*

Non, vous n'êtes pas un homme. Vous vous haussez sur la pointe des pieds pour le paraître. Le respect humain est encore votre maître. Vous vous êtes aperçu, débarquant à Paris après une longue absence, que la littérature n'est plus considérée. Par qui ? Par ceux-là même qui, sans elle, seraient comme des poissons hors de l'eau. Ils la traitent comme la traitaient jadis ces bourgeois qu'ils méprisent. Ils lui reprochent d'être ou une source de complications vaines ou un lieu de grossiers plaisirs; et, pour y remédier, ils l'affublent d'un chapeau ridicule, par quoi ils font preuve et de complication et de grossièreté. Que ne lui tournent-ils le dos ! Ils ne peuvent, parbleu. Ils sont pareils à ces amants pusillanimes qui, ne pouvant lâcher une maîtresse, protestent de leur détachement par des sarcasmes qui sont des aveux. Je sais qu'ils sont habiles : — Nous écrivons, mais ce n'est pas littérature. — Qu'est-ce donc ? — Nous ne savons pas : Nous cherchons. — Et si vous trouvez, cesserez-vous d'écrire? — Ce que nous cherchons ne se peut trou-

ver... Tout cela est trop spécieux pour vous, Stéphane. Vous vous perdrez dans ce dédale. Vous vous perdrez sans gloire et, ce qui est plus grave, sans mérite : car de pareils soúcis ne poussent pas en quelques semaines; vous n'êtes pas sincère. Je ne crois d'ailleurs pas que ces camarades que je devine autour de vous et dont les insolences vous éblouissent, le soient davantage. Dites-le leur de ma part, et s'ils parlent d'outrecuidance, demandez-leur, je vous prie, pourquoi c'est des plus ouvertement dédaigneux de littérature que je peux lire le plus fréquemment les noms dans les revues avancées. Jusqu'à nouvel ordre, j'appelle cela démangeaison d'écrire, *et quant à cette intransigeance, ces allures de dictateur, est-ce m'avancer beaucoup que d'y voir une susceptibilité détournée ? Ne vous y frottez pas.*

Cette question de la susceptibilité me rappelle le « poème » que vous avez publié dans la revue Négations. *(Qu'attendez-vous pour mettre aussi votre signature entre guillemets?) Simple rêve, dites-vous, sans aucune prétention littéraire, — et pourtant c'est le souci de mon opinion qui vous fit décacheter ma lettre avec fièvre, c'est le dépit de ne l'y point trouver qui vous la fit lire en courant jusqu'ici. Me croyiez-vous assez naïf pour vous la dire tout de suite ? Vous auriez jeté avant d'en prendre connaissance lettre et semonce au panier. Pas de ça, Stéphane: Je vous aime trop... — Eh bien, il est idiot, votre poème. Qu'est-ce que c'est que ces méduses, et autres monstres aquatiques ? — Ils viennent dans vos rêves ? — C'est faux. Depuis trois semaines à Paris, vous n'avez pas eú le temps de vous intoxiquer, mais largement celui d'accaparer, maladroitement d'ailleurs, le matériel poétique en vogue aujourd'hui. (Entre nous, je trouvais moins niais le signe de la Rose, ou l'appareil mythologique). Vous ne me ferez pas croire qu'après des mois passés au*

bord de la mer, sur la mer et même dessous, vous qu'elle a durci, doré, salé, guéri, vous voyiez déjà des poissons pareils dans vos songes. — Mais il se peut que les images qui hantent nos rêves viennent du futur ? — Taisez-vous donc ! Il n'a pas le droit de parler de l'avenir, celui qui l'attend en dormant. Un homme dont les jours sont remplis se tait d'instinct sur ce qui passe dans sa tête pendant l'inavouable nuit. Tenez : celle d'hier a été très lourde. L'orage n'arrivait pas à éclater. En vain j'enfonçais mon visage dans l'oreiller, impossible de ne pas entendre le tonnerre, de ne pas voir les éclairs ; et pourtant je crois que je dormais. Mais n'attendez pas que je vous dise à quoi j'ai rêvé. Je défie quiconque de raconter à un homme, fût-il un autre lui-même, un rêve exact, ou, en admettant qu'il le puisse, de l'oser. Vos « surréalistes » (à mon tour les guillemets) croient très courageux de montrer sans pudeur les monstres qu'ils appellent *dans leurs cerveaux : Ce sont monstres à l'eau-de-rose. Les rêves d'un homme sain sont d'une autre envergure: Hélas! Ce sont les hôtes de son cœur qui les traversent : son chat, sa maîtresse, ses parents, ses sœurs, ses amis, et Dieu seul se rappelle les grimaces que la nuit jalouse sait leur prêter; jeux éphémères, auxquels le bruit de la pluie qui tombe enfin sur les feuilles suffit à mettre fin... Vous avez donc complètement oublié Eveline, qu'elle ne vient même plus chasser de vos rêves les méduses ? Vous dormez, et vous ne vous avisez même pas qu'elle vous attend peut-être, cette femme!... Allez, vous n'êtes qu'un gosse.*

Lire des livres, les comprendre (et je n'appelle pas livres *ceux qui ont pour objet de se nier eux-mêmes) ; en faire un; le porter à un éditeur, qui vous le refuse; le recommencer; le proposer de nouveau, et ainsi quatre ou cinq fois, voilà qui exerce à devenir un homme. Qu'on éprouve d'abord des démangeaisons, c'est admissible;*

mais point qu'on se gratte en public. Vous ne vous portez donc pas bien, mon ami ? Quand on se porte bien, on s'occupe de ce qu'on aime, et on aime avec simplicité. Je sais que, sur ce point, vous n'abdiquez pas. Vous protestez de votre fidélité à cette candeur que vous enseigna la fréquentation de la mer, des pêcheurs et des poissons; vous dites qu'à votre grand soulagement vous avez trouvé, à Paris, une jeunesse enfin débarrassée de ces complications spirituelles dont vous eûtes tant à souffrir, et ce mépris de la Littérature vous en est un sûr indice ; vous constatez un retour au primitif dans tous les domaines ; une fraîcheur, une violence, une volonté d'indépendance qui font prévoir un nettoiement général de tout ce qui et de tout ce que jusqu'à nos jours... bref, vous vous exaltez tellement que j'hésite à penser si vous n'êtes pas, cette fois encore, victime de votre naïveté, ou si, poursuivi par un repentir, vous ne vous battez pas les flancs pour ne l'entendre plus. La simplicité véritable n'a pas besoin d'être tant affirmée : Elle se constate. Or, je ne la trouve ni dans votre lettre, ni dans votre poème — ni sur le visage que je vous devine, en cette minute, comme si vous étiez devant moi.

Certes, si l'inconnu ne vous tourmentait pas, je vous mépriserais, et j'admets que de votre anxiété résulte, dans tout votre être, une incertitude. Mais quand, porte-parole des dilettanti, vous dites que considérer la Littérature comme un art et comme une profession (quelle admirable trinité venez-vous de former à votre insu!) c'est se spécialiser et, partant, limiter son champ d'exploration, je ne vous comprends plus. Vous parlez une langue étrangère, pis : une langue inhumaine. Même pas pour discuter avec vous, je ne remettrai le pied sur ce terrain vague. Si vous êtes un enfant, je ne le suis plus. La lutte serait inégale : à tout coup vous me blesseriez, et moi, en ad-

mettant que je trouve en vous une place vulnérable, je n'oserais vous frapper. Telle est, en effet, votre superbe aberration, qu'elle vous rend insociable à votre insu... Exigerez-vous que j'explique davantage ? Un aveu très simple y suppléera : Hier, ayant écrit pendant plusieurs heures, j'ai remarqué qu'au bord de ce petit golfe de chair qui sépare le pouce de l'index, là où s'appuie le porte-plume, un centimètre de peau était devenu tout lisse, lisse comme une plage. Première blessure professionnelle. Comment vous expliquer ce que j'éprouvai ? Joie mélancolique, fierté un peu honteuse. Ce dont je suis sûr, c'est qu'à cette minute je n'étais plus seul devant ma table, que je ne le serai plus jamais. Je vous souhaite une meurtrissure de ce genre. Vous comprendrez alors combien elle est humainement pauvre, cette « littérature » qui revendique l'hermétisme comme un titre de gloire, et dans quelle prison vos guillemets imprudents vous eussent enfermé !

Echappez-vous, mon Stéphane, échappez-vous ! N'hésitez plus à choisir une voie selon votre cœur ; mieux: selon votre âme. Seule la crainte des spécialisations crée les limites. Craignez plutôt de passer votre vie à atermoyer devant elle. Partez, et vous verrez que, si étroite que vous parût au départ la voie que vous aurez choisie, la profondeur et la complexité de vos découvertes deviendront bientôt d'une envergure que vous ne pouviez pas supposer. Peut-être même en aurez-vous peur ; avancez encore; et si, comme il est à prévoir, ceux qui seront restés sur le seuil vous traitent de froussard, vous n'aurez même plus le temps — et d'ailleurs les entendrez-vous ? — de hausser les épaules. Bon voyage, Stéphane!

Gabriel d'AUBARÈDE.

Poêmes

RENTREE DES CLASSES

La douce tourterelle émeut l'air de sa plainte,
Le platane doré frissonne à l'aigre vent
Et j'écoute, obstinée et si triste... qui tinte,
La cloche d'un couvent.

Finis les jeux, l'envol claquant des robes claires !
Une blouse noire à longs plis
Engaîne tes hanches légères,
O svelte et blanche sœur des lis !

Ton petit ami (quel dur regret l'assassine!)
Dans un lointain collège est allé se percher ;
Rassure ton âme chagrine,
Dans Esther. Acte II. Racine
Il a mis ta rose à sécher.

HALTE

Treilles dont l'ombre bleue enguirlande la porte,
Silence rose autour du sommeil des maisons,
Chers visages usés et doux, je vous rapporte
Mon pauvre cœur, guéri des larges horizons.
Mes mains ont laissé choir la rame du voyage,
Parmi le vent marin j'ai jeté mon manteau;
Que m'accueillent enfin ce paisible feuillage,
Ce sable tiède où traîne un bruit clair de râteau
Et ce banc d'où je vois, oublieux des tartanes,
L'été munificent mourir sous les platanes !...

. . . . . .

Comme un beau conte de Simbad, l'heure châtoie,
Fauve écharpe dont flotterait la fine soie
Odorante de musc, d'encens et de santal.
Un jet d'eau, svelte, pulvérise du cristal,
L'orgueil du paon roue à tes pieds; le rosier brille,
Les fils d'or du soleil tissent une résille
A ton petit front clair, frôlé des papillons
...Et tu souris, heureuse, à travers les rayons.

AUBERGE

La route nue où craque une rose poussière...
Et cet accueil, soudain, sous le platane épais,
De l'auberge au seuil bleu, tacheté de lumière,
Pleine de fortes voix et de bras occupés.
Un gros vin, âpre et noir, a poissé les moustaches,
Il flotte une odeur d'ail, de sueur, de tabac ;
Autour d'une manille, un charretier se fâche
Et jure, à l'énoncé d'un atout qui s'abat.
Dehors, les limoniers harcelés de piqûres
Martèlent le pavé de leurs lourdes ferrures.

RETOUR

Vaste aurore éployant de ses roses l'hommage,
Colombes dénouant leurs palpitants colliers...
Sur ce chemin, bordé de riches peupliers,
Vais-je voir défiler le train des beaux Rois Mages ?

La porte Saint-Lazare éteint son lumignon,
Un parfum de fruits mûrs suavement s'avance...
O douceur! favorable et chère connivence !
Avec les maraîchers j'entre dans Avignon.

RONSARD A L'AUBERGE

A M. Edmond Teulet.

La servante est rieuse et le poulet bien cuit
Le vin si parfumé qu'une abeille s'y traîne...
Tout est doux et léger dans cet air de Touraine
Où l'Amour, ce matin de roses, te conduit.

De la tonnelle où tu savoures ce qu'un muid
Peut contenir de grâce ardente et souveraine
Tu regardes, frôlant la molle et blonde arène,
Glisser dans le soleil le fleuve lent qui luit...

Ton cœur, sous le satin de tes riches étoffes,
S'emplit divinement de désir... et de strophes
Que ta voix fait sonner sous les feuillages clairs.

Et la servante, poings aux hanches, se demande
Quel est ce beau seigneur dont la lèvre gourmande
Si bien suce un croupion et module les vers !

LA GRAPPE

Lourde, grasse, serrant ses grains tendus de miel,
Heureuse qu'y frémisse un voile roux d'abeilles
Elle veut, amassant ses conquêtes de ciel,
Tomber, plus opulente, au lin de la corbeille

Et, tiède, sur la table où nous éparpillons
Toi... ton rire d'avril, moi... mes rimes légères,
Réjouir, odorante et si peu mensongère,
Nos deux œurs amoureux, avides de rayons !

VISITATION

Encore un bel été qui brille... encore une âme
engluée à tes miels, consumée à ta flamme,
ô large, délirante et fougueuse saison !

. . . . . .

Ta sandale a frôlé le seuil de ma maison,
j'ai senti près de moi l'odeur de ta chair d'ambre
et te voici, debout et svelte dans ma chambre,
redoutable porteur de présents somptueux !
Je prends ces colliers d'or, ces bracelets de feux
et ces chaînes de fleurs, si frêles... et si fortes !

. . . . . .

Maintenant, va frapper à cette douce porte.

PROVENCE

Provence! tu lias de racines si fortes
Mon cœur empli de ta clarté
Qu'après tant de ténèbre et d'espérances mortes
Aussi limpide il t'est resté.

Une goutte de la liqueur qui s'élabore
Au creux de tes touffes de thym
Divinise à jamais d'un frais parfum d'aurore
Mon humble et frémissant destin.

Large et vivace émoi qu'aucune ombre n'altère,
Doux vase infrangible et vermeil
Où dorment tes blés, tes olives — ô ma terre ! —
Et tes vins dorés de soleil.

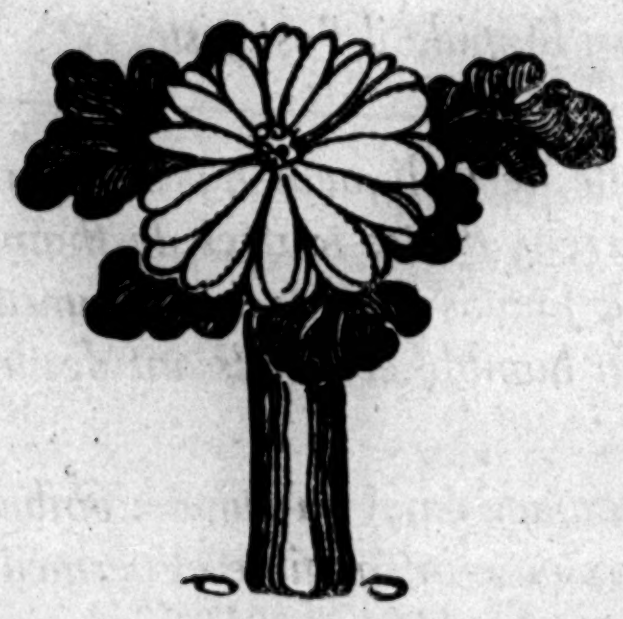
*
*

Ton ciel scellé dans mes prunelles sarrasines
Garde, sur ce morne horizon,
La cigale engluée au feu de tes résines
Dans ta plus ardente saison.

Pacages et troupeaux, j'ai votre odeur de laine,
Vos lézards... vieux murs écroulés
Et, grave, sur la ligne immobile des plaines,
L'élan des cyprès effilés.

Tout s'éveille..., le chant de l'eau sous le platane,
Un pas de fille au profil pur
Et la strophe envolée, un matin, de Maillanne
Au sein de l'immortel azur !

Alfred ROBERT.



Pincées de Cendres

Tout aimer pour tout comprendre.
Tout mépriser pour n'être dupe ni prisonnier de l'universelle Illusion...

A. C.

La *vraie* culture est celle qui ne sépare jamais la Science de l'Art et qui, bien loin de s'isoler de la Vie, se mêle au contraire si bien à elle qu'elle multiplie et rend plus vives les joies que celle-ci nous donne. Comment y parvient-elle ? Par les révélations d'un si passionnant intérêt que les diverses sciences nous font sur la tragédie magnifique que réalise sur la terre l'évolution de la Vie. A coup sûr, on ne peut acquérir aujourd'hui l'encyclopédique savoir qu'atteignit jadis un Pic de la Mirandole, mais pour que l'esprit retire d'une science tout le profit qu'elle peut lui donner, il n'est pas nécessaire qu'il possède tout le détail de cette science. Connaître le but qu'elle emploie et surtout les résultats et les conclusions auxquels elle est parvenue, pour l'instant, voilà qui est l'essentiel et voilà qui suffit. Or, nombreux sont à cette heure, les ouvrages qui nous renseignent avec concision, clarté et précision sur la façon dont chaque science interprète la partie du Cosmos qu'elle étudie. Si tu n'es pas un indifférent mollusque, dénué de toute noble curiosité,

lis-les donc ces résumés des diverses sciences : tu atteindras ainsi à cette plénitude de l'intelligence qui est supérieure, disait Démocrite, à la plénitude du savoir et la Vie deviendra pour toi le spectacle le plus merveilleux et de la plus émouvante poésie. La culture ainsi comprise est donc bien l'art d'augmenter les joies que nous donne la Vie.

*
* *

L'histoire des religions et celle des philosophies est, en somme, la véritable histoire humaine : *Mens agitat molem.* Nous connaissons par elles les différentes réponses que tout le long des siècles, l'esprit de l'homme, angoissé par le mystère dans lequel et par lequel il vit, a faites aux éternelles questions: D'où venons-nous et où allons-nous? Pourquoi la souffrance et le mal ? Pourquoi la Vie, pourquoi la Mort ? Et ces réponses ont eu sur les destinées humaines, tant individuelles que sociales, l'influence la plus puissante. En ce qui concerne l'histoire des philosophies, Hégel disait qu'elle doit être comparée « non pas à une galerie des erreurs de l'esprit de l'homme, mais bien plutôt à un panthéon de figures divines ». C'est très juste et fort bien dit.

Quant à l'histoire des religions, en sus de l'intérêt qu'elle présente, elle est aussi fertile en ironies transcendantes et plutôt réjouissantes, à moins qu'elles ne soient navrantes. Je ne parle pas, bien entendu, des absurdités puériles des cosmogonies et des théogonies, car il est plutôt touchant de voir les efforts que fait l'homme pour expliquer, vaille que vaille, tous les inquiétants mystères qui l'entourent, mais ce qui est superlativement ironique, c'est de le voir devenir peu à peu le prisonnier le plus

étroitement ligoté, l'esclave le plus servile des tyrans qu'il s'est lui-même donnés, c'est-à-dire des êtres divins et chimériques que son imagination a créés de toutes pièces. Oui, c'est un spectacle d'une singulière saveur...

En somme, l'auto-ligotage par les religions, les morales et les législations, voilà ce qui constitue l'histoire de la civilisation humaine. Le moyen, je vous prie, d'agir différemment ? Sans doute, seulement cette civilisation devrait avoir maintenant une seconde phase : celle de la suppression progressive de nombre de ces entraves et de ces liens devenus odieux, autrement dit la phase de la libération. Oui, mais l'homme actuel en est-il vraiment digne ? Certains en doutent...

*
* *

« La perdrix est fécondée par le vent qui souffle du côté du mâle... Les femmes, quand arrivent leurs époques, font rougir très légèrement les miroirs sur lesquels elles soufflent... » Qui nous raconte ces faits si étonnants? La plus haute autorité intellectuelle de l'antiquité et du moyen-âge, Aristote en personne.

« Platon avait observé que lorsque la mouche est morte, si on jette sur elle un peu de cendre, elle ressuscite à l'instant et recommence une seconde vie. Aussi tout le monde est persuadé que l'âme des mouches est immortelle ». Voilà ce que nous apprend, sans rire, le plus sceptique railleur du second siècle, Lucien de Samosate. Remarquez que pas un seul instant, il ne songe à vérifier lui-même le fait par la plus simple des expériences. Le sens critique et le goût de l'expérience, voilà ce qui a le plus manqué à l'esprit antique et cela, chose étrange, bien qu'Aristote lui-même ait affirmé que « personne ne peut

estimer plus haut qu'il ne le fait lui-même, le nouvel œil qui nous est prêté par l'expérience ». Le nombre des bourdes fantastiques que philosophes, savants, historiens, poètes de l'antiquité débitent imperturbablement est incalculable. Et le curieux, c'est qu'en cinq cents ans, de Platon à Lucien, la crédulité et le goût du merveilleux au lieu de diminuer, ne font, au contraire, qu'augmenter, et l'on arrive alors à Apollonius de Tyane, Basilide, Valentin, Apulée et Plotin qui tous vivent, pour ainsi dire, en plein miracle.

Il faut bien se dire que c'est dans cette atmosphère intellectuelle et morale toute saturée de merveilleux que furent élaborés les dogmes chrétiens. Il est, dès lors, aisé de comprendre que leur subtilité métaphysique, tout ce qu'ils renferment « d'impensable », toutes les obscurités et contradictions des Evangiles eux-mêmes, furent avidement absorbés par les cervelles de ce temps, comme la plus saine, la plus secourable, voire la plus raisonnable des nourritures : *Credo quia incredibile et absurdum.* Il nous est plutôt difficile d'imaginer un pareil état d'esprit, mais c'est cet état d'esprit — et lui seul — qui explique le succès rapide du christianisme. Les divergences qui existent dans les quatre Evangiles sur les questions pourtant capitales de la généalogie et de la résurrection du Christ, importaient fort peu aux premiers chrétiens, car elles étaient, en effet, négligeables pour le seul but qu'ils recherchaient : faire leur salut.

Comme crédulité, recherche angoissée d'un dieu nouveau, superstition et amour du merveilleux, en un mot, comme fermentation inouïe de l'âme humaine, il n'est, en histoire, rien de comparable aux cinq premiers siècles du Christianisme, surtout à Alexandrie et à Antioche. Etrange vraiment que nous n'ayons en France, que si peu d'ouvrages sur cette passionnante époque: ceux que nous

possédons, les livres de Beugnot, Chastel, Boissier sont déjà anciens et pour les récents, quand on a cité les œuvres de Guignebert, de de Faye, de Cumont, de Gayet on a à peu près tout dit. Quel est le jeune historien qui nous donnera, par exemple, sur le troisième siècle alexandrin le livre que nous attendons depuis si longtemps? Car Alexandrie fut une ville extraordinaire, une cuve où fermentèrent les âmes de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie, avec leurs religions, leurs philosophies, leur commerce et leurs plaisirs. Savants et philosophes, prêtres et moines, hérésiarques et gymno-sophistes, trafiquants et courtisanes, voilà ce dont regorgeait la merveilleuse cité. Quel est l'historien ou le romancier qui les fera revivre ?

*
* *

La *Revue des Deux Mondes* a publié il y a quelque temps, un article de Victor Giraud sur la fameuse lettre écrite par Châteaubriand, alors qu'il avait soixante ans passés à une toute jeune fille qui s'était bel et bien offerte à lui et qu'il appelait « l'Occitanienne ». On a fini par savoir qu'en réalité, elle était la fille aînée du comte de Villeneuve-Hauterive, capitaine de vaisseau et agronome, et qu'elle épousa en 1829 M. de Catelbajoue, magistrat à Toulouse. De Vogué, Faguet, l'abbé Pailhès, Maurice Masson se sont successivement occupés de cette lettre et du terrible cri d'amour et de désespoir qu'elle contient ; malgré l'inévitable emphase romantique, une douleur vraiment poignante y palpite. Mais on croit maintenant que Châteaubriand s'adressait, non pas à une seule femme, mais à toutes celles qu'il aima entre cinquante et soixante-cinq ans. De même que dans *René* il avait voulu imiter *Werther* et raconter les amours de sa jeunesse, il

aurait conçu le projet, devenu vieux, de raconter les amours de sa vieillesse. Mais, par malheur, ce projet ne fut pas réalisé et nous ne possédons de lui que cette lettre-confession.

Etrange combien, chez certains hommes, le désir, la hantise de la femme, au lieu de s'apaiser avec l'âge, deviennent au contraire, plus ardents et plus insatiables. Et c'est alors le plus cruel des supplices. Cette lettre de Châteaubriand le prouve... La même aventure arriva à Gœthe qui, à soixante-quatorze ans, s'éprit si profondément d'Ulrique de Levetzow qui n'en avait que dix-sept, qu'il voulait l'épouser. Le refus de la jeune fille le fit beaucoup souffrir, tout olympien qu'il était et il ne retrouva le calme, paraît-il, que lorsqu'il eut avec sa souffance composé une admirable élégie. Même si la femme qu'ils ont le malheur d'aimer cède à leurs désirs, comment ces amants séniles, s'ils ont l'âme tant soit peu délicate, pourraient-ils supporter le spectacle de leur corps, vieux débris ridé et parcheminé, couché à côté de la splendeur que réalise le corps d'une femme jeune et belle ? Les cris de rage qu'à cette pensée pousse Châteaubriand, se comprennent hélas! fort bien. Malheur aux hommes qui ne savent pas « renoncer », et ne peuvent arracher de leur cœur et de leurs sens ce chiendent si tenace du désir de la femme. Le pire supplice les attend, car, en sus de la souffrance de leur cœur, il y a le ridicule, le ridicule impitoyable dont la foule, toujours compréhensive et généreuse, est trop heureuse de les bafouer... Ce qui dut encore augmenter la souffrance chez Châteaubriand et chez Gœthe, c'est que ces grands orgueilleux sentirent que les lois physiologiques qui dominent implacablement toute créature vivante, étaient ici plus fortes que leur volonté et que leur amour, si infini fût-il. Gœthe qui était non seulement un poète mais un savant, dut s'en rendre

compte et en être humilié plus encore peut-être que Châteaubriand. Pauvres grands hommes, dominés et vaincus par la décrépitude de leur chair misérable, combien vous êtes dignes non d'une injuste et stupide raillerie mais d'une pitié d'autant plus profonde qu'elle se rend mieux compte de votre cruel martyre...

*
* *

Lorsque l'ascétisme et le renoncement ne sont pas suggérés et dominés par une croyance religieuse, il doit y avoir en eux d'indicibles délices d'orgueil, Songez donc ! Vaincre, dompter cette chair qui, si elle est merveilleuse par la vie qui l'anime et parfois par sa beauté, n'en est pas moins souvent fastidieuse par ses infirmités et ses incessantes exigences et surtout dégoûtante par les ordurieres déchets que fatalement elle engendre, se libérer de cette chair dont l'immense tourbe des bêtes de troupeau est l'esclave platement soumise, oui, il doit y avoir dans pareille victoire, des exaltations, voire des ivresses de tout l'être que seules peuvent connatre les âmes nobles et hautes. Et puis, se dire que, désormais, puisqu'on a banni tout espoir, on a, du même coup, banni toute crainte, quelle force et quelle sérénité n'en résulte-t-il pas ! O vous dont l'énergie a pu réaliser cette fierté du renoncement, ma débilité vous admire et vous envie...

*
* *

Relu encore une fois l'*Evolution des forces* et l'*Evolution de la matière* de Gustave le Bon. J'imagine que l'homme fort et râblé qu'il est, a dû, tout de même, plus d'une fois frissonner devant le formidable mystère qu'il

essayait d'élucider. Pas de livres plus émouvants, plus impressionnants que ceux-là, et, surtout, plus révélateurs. C'est par eux, en effet, que se montre à nos yeux stupéfiés l'hallucination fantasmagorique que réalise le Cosmos, le pouvoir tout puissant de la prestigieuse Maïa. Parmi ceux qui les lisent, ces livres révélateurs combien y en a-t-il qui sentent au fond d'eux-mêmes ce frisson de mystérieuse inquiétude ou pour mieux dire, cette angoisse de l'Infini ? Bien peu sans doute. Le plus grand nombre doit lire cela comme n'importe quel ouvrage de physique ou de chimie, car l'himme est tellement habitué à ce mystère des choses qui constitue l'essence et toutes les modalités de la Vie, il en est tellement saturé, qu'à la lettre il ne s'en aperçoit plus. On a toutes les peines du monde à lui ouvrir vraiment les yeux. Et si l'on y arrive, alors, parfois, l'homme trébuche, perd pied et tombe dans les absurdes phantasmes du Spiritisme et autres Occultismes. O Science, toi que l'on a tellement calomniée, toi dont l'effort patient et tenace, sans emphase ni sot orgueil, nous révèle peu à peu, les indicibles merveilles de la Vie, toi dont l'œuvre commence à peine, car, en réalité tu ne dates que de Lavoisier, toi, génératrice de la plus divine poésie, combien je te révère et combien je t'aime! Balzac l'avait bien comprise cette poésie de la Science, la plus profonde et la plus émouvante qui soit, car dans *la Peau de chagrin*, il s'écrie: « Cuvier n'est-il pas le plus grand poète de notre siècle? » Que dirait-il maintenant, après toutes les découvertes faites en Astronomie, Géologie, Physique, Chimie, Préhistoire, etc...

Pourquoi cette pensée me hante-t-elle, vaguement quiète, que, peut-être, l'Humanité marche vers des découvertes qui montreront vraiment vertigineux et fantastique le mystère qui constitue la vie du Cosmos. L'homme en sera sidéré. Sera-ce enfin la révélation, l'indéniable,

l'évidente révélation de Dieu ? Où en seront-ils ceux qui vivront dans un siècle ? Qui sait, qui sait vers quoi nous marchons ? Encore une fois, vers de l'inattendu et du stupéfiant, probablement jusqu'au jour où la Révélation suprême enfin faite, tout disparaîtra, la terre et les hommes. Et le jeu recommencera ailleurs. Ce ne sera pas l'Eternel Retour, mais l'éternelle évolution de la Vie et de la Mort et leur lutte éternelle dans le temps et l'espace... Et tout cela pourquoi et dans quel but? Nul ne l'a jamais su, car ce sont là questions auxquelles on répond, comme dit Henri Heine, « par une poignée de terre dans la bouche ».

KRATÈS.

Apocalypses

I

Sur les plages de la mémoire, une grande nébuleuse entre en dissolution. Il se produit des dégagements de vapeurs violacées parmi des grilles de rouille et des fleurs d'incandescence. Un cœur jusque-là négligé entre en fusées et bave avec ardeur. Deux grandes mains lourdes de désir déchirent des franges d'ombre, des lanières de lumière, tandis qu'une vague de violence noie définitivement ce petit souvenir qui courait sous la pluie.

L'ensemble se met à tourner sur un axe d'injustice. Il n'en reste plus qu'une buée légère et brillante d'où se détachent des bulles de terre de plus en plus grosses, en forme d'œuf. La dernière s'écrase en poudre ; de la bouche de Dieu jaillit un lis écumeux. Il m'embrasse dans l'oreille gauche : c'est une fille charmante et qui me quitte pour entrer dans une pâtisserie.

Elle voulait acheter quelques oiseaux bleus pour son déjeuner. La vendeuse lui conseillant un boudin rose et frais qu'elle débitait à la vitesse du son, l'achat ne put se conclure, faute d'accord entre les parties.

En sortant de la boutique, le lis est arrêté par un cuisinier dont il se dégage à grande peine et qui se met à le suivre.

Le lis rosit de peur et se met à courir. Le cuisinier grandit terriblement et sort de ses poches des couteaux d'or de plus en plus longs.

Le dernier qui est trop long ne rentre pas dans l'écran.

II

Une grande traînée de sang brouilla le spectacle.

Quand je repris connaissance, le lis était à mon chevet et me faisait ses confidences :

« Je sentais déjà sur ma nuque le souffle brûlant du « cuisinier lorsqu'une grande villa se jetant sur la route « m'avala par une fenêtre. Le rez-de-chaussée était « plein d'enfants gardés par des forçats jaunes et noirs. « Je commençais à pleurer, les prévenant que le cuisi- « nier était un homme dangereux. Personne ne m'écou- « tait : je me retournai dans un fracas de rires et n'a- « perçus, à la place du maître-gueux, qu'un petit gar- « çon roux et maladif, à tablier noir et à ceinture de « cuir. Il tenait à la main un chapelet de longues larmes « violettes et semblait absorbé de prières.

« Je dis encore que, malgré son air pieux, c'était un « personnage fort dangereux ; mais personne ne voulut « ni s'occuper de moi ni le faire sortir.

« La nuit tomba sur ma détresse, chassant toute l'as- « semblée et me laissant seule sous une table.

« Je me réveillai au petit jour dans une église qui « était un cirque. Le curé disait la messe au centre de « la piste. Autour de lui, une foule immense tournait « lentement, chargée d'immenses chapelets semblables « à celui du cuisinier.

« La tenue obligatoire était le blanc. Chaque minute, « le sens de rotation changeait. Lorsqu'il fallait tourner « à gauche, on ne voyait que des singes ; lorsqu'il fal- « lait tourner à droite, il n'y avait plus que des clowns.

« Un roulement de tambour annonça l'élévation. « C'était le cuisinier qui faisait son entrée sur la piste : « il était nu et suivi de deux marmitons qui jouaient du « mirliton.

« Il était six heures et demie. Au moment où la demie « sonnait, les clowns se retournèrent : il n'y avait plus « que des singes. Le cuisinier sauta sur le premier qui « était le plus grand et l'étrangla sans bruit.

« Il prononça ensuite ces quelques mots que je fus « seule à entendre : « Il est gris, je suis mince, ça m'ira « très bien. »

III

Une jeune orpheline vivait à la campagne avec sa tante, une vieille chienne rhumatisante et deux chats. Pauvre. Infirme. Qui rêvait tout le jour. Les paysans la surnommaient l'idiote.

A l'Eldorado, ce soir-là, il n'y avait que des burnous. Pas un fauteuil, mais des bancs de toute hauteur : banc d'enfant, banc de pluie, banc d'amour, banc de tribunal. Sur le plus haut, un aveugle joue de l'accordéon.

Il y a des colombes qui annoncent une tombola et l'orpheline en prend un billet.

Lorsqu'elle rentra chez elle, le bonheur sifflait dans les roses.

Dans la boîte à lettres, il y avait une carte de l'aviateur qu'elle avait toujours aimée.

Une grande affiche verte tomba du ciel. C'était la liste des numéros gagnants. Son cœur se mit à tourner sur une grande roue, puis s'arrêta devant le gros lot.

Elle est infiniment riche, infiniment belle et l'esprit fleurit sur ses lèvres.

Pour s'endormir, elle s'enroule dans un pétale de rose.

André GAILLARD.

Juin 1925

L'Enquête des Cahiers du Sud

(SUITE)

PAUL REBOUX

Au temps heureux où vivaient Alfred de Vigny et Gustave Flaubert, il était facile pour les écrivains de se tenir en dehors de la politique.

Au temps où nous vivons, cette abstention me paraît bien difficile. A la politique sont subordonnés impérieusement les moindres événements de notre vie. Politique, économie politique, et relations internationales sont liées étroitement.

A partir du moment où l'on nous apporte le plateau du petit déjeuner (où le pain, le lait, le café, et le sucre ont subi la hausse que l'on sait) comment pourrait-on se désintéresser de la vie nationale ? Et comment pourrait-on n'y pas songer encore, avant de s'endormir le soir, en un lit qu'abrite un logement hors de prix, conquis par ruse ou par corruption, sous un toit que la loi nous garantit pour quelques mois, pas davantage ?

Toutes ces questions-là portent un honnête homme à la politique.

Ce qui peut l'en écarter, c'est de fréquenter les politiciens.

PIERRE BOREL

Vous voulez bien me demander mon opinion au sujet de votre très intéressante enquête. La voici :

« Je pense que la politique et l'Art n'ont rien à voir ensemble. A mon avis, un véritable artiste ne doit pas s'occuper de politique ».

VALERE BERNARD

L'Art ne vit que de liberté, d'observation et d'enthousiasme. Pourquoi l'artiste renoncerait-il à la vision juste et désintéressée de la vie pour une ombre pleine de passions ? Certains rêvent d'un Art social, qu'ils en fassent et qu'ils nous donnent de belles œuvres ; mais par Dieu! n'imposez rien à l'écrivain et au penseur : il ira ou son cœur penche, et c'est l'essentiel de l'œuvre. Laissez donc ces questions inutiles. Demanderez-vous au peintre de ne représenter que des scènes à tendance politique ou des tableaux de la vie sociale ?

Le monde me paraît perdre de plus en plus le sens de l'équilibre. Que veulent dire les mots de splendide isolement ? Est-ce que Flaubert et Vigny n'ont pas été profondément humains, et croyez-vous que leur œuvre aurait été plus belle s'ils avaient pris une part active aux affaires de l'Etat ?

Chacun son métier. Il y a, je le sais, un Art des foules, un Art de réunion publique, des artistes de club, comme il y a des compositeurs de café-concert et des compositeurs de symphonie. Chacun ses tendances. Les uns rasent la terre, les autres planent dans le ciel.

E.-W. VEILLARD

Artisan céramiste

L'Artiste, comme tout citoyen a le devoir de s'intéresser à la politique de sa cité, de son pays.

Peut-il et doit-il jouer un rôle actif, devenir ce qu'on est convenu d'appeler un homme politique, chargé de guider les destinées de ses concitoyens ?

Il le pourrait certes, le véritable artiste étant toujours un être supérieur. Mais, il ne doit pas sacrifier à la politique une énergie, une intelligence qui doivent être exclusivement consacrées à l'Art, j'allais dire : A son sacerdoce. L'Artiste guide les foules, instruit les masses, son génie les conduit vers la beauté, vers la bonté. Ce n'est pas trop d'une vie entière pour une telle œuvre.

ROGER GIRON

de l'*Eclair*

Notre excellent confrère Roger Giron, dont l'enquête de l'*Eclair* sur le patron des journalistes fut si intéressante, répond à notre question dans sa chronique hebdomadaire du *Nouveau Siècle*. Voici sa réponse :

Mon aimable confrère André Négis ouvre, aux Cahiers du Sud *de Marseille, une bien intéressante consultation. La saison des enquêtes bat son plein. Celui qui signe ces lignes a trop mis ses confrères à contribution pour qu'il ne réponde pas à qui lui fait honneur de l'interroger.*

« *Pensez-vous, me demande André Négis, qu'il soit possible à l'artiste de se tenir en dehors de toute politique, ou bien, doit-il, abandonnant le splendide isolement voulu par les Flaubert et les Vigny, prendre une part active aux affaires de l'Etat ?* »

Cette question ne date pas d'aujourd'hui. Chaque écrivain se l'est, un jour, posée. Selon son tempérament, il y a répondu. J'y répondrai selon le mien. Je pense que l'artiste non seulement peut, mais doit *ne pas se désintéresser de la chose publique.*

Entendons-nous. Je ne prétends pas que le peintre, le musicien, le littérateur doive désirer de devenir un sénateur, un député, voire un conseiller municipal. Ces fonc-

tions ne sont pas incompatibles avec l'exercice d'un art. Barrès, Léon Daudet n'ont-ils pas siégé dans nos assemblées politiques ? Renan n'a-t-il pas sollicité, d'ailleurs vainement, les suffrages des électeurs de Seine-et-Marne ? Chateaubriand, Victor Hugo ne furent-ils pas l'un, ministre, et l'autre, pair de France ? On ne les peut nommer tous.

L'artiste est un citoyen. Un citoyen d'élite. Il sert son art. Il sert même, si l'on veut, l'Art, avec un grand A. Mais, par là même, ne sert-il pas les autres hommes et d'abord ceux qui sont les plus près de lui, ses compatriotes? La nation, pour l'artiste autant que pour quiconque, sinon davantage, est une réalité que les rêveurs seuls peuvent méconnaître. La pensée fançaise n'a pas les caractères de la pensée germanique. De 1914 à 1918, les penseurs de ce pays se sont mêlés aux laboureurs et aux ouvriers pour défendre ce bien supérieur. Faire la guerre, c'est faire de la politique. Se tenir en dehors de la politique, André Négis, cela commande la désertion.

Mais gardons-nous des excès de la logique. Parlons raison, parlons bon sens, et disons que, si l'artiste ignore la politique, celle-ci ne le lui rend pas. Elle s'occupe de lui comme de chacun. L'artiste est soldat, contribuable, électeur, consommateur, comme chacun, comme tout le monde. Un citoyen, vous dis-je. Ou un sujet, s'il vous plaît mieux.

Dès lors, comment pourrait-il s'abstenir ? Par sa formation intellectuelle, il sait mieux les raisons des choses. Si celles-ci vont mal, qu'il dise comment elles pourront mieux aller! Et, s'il en a le loisir, qu'il travaille à leur amélioration !

La politique, c'est cela. Et l'art même ne serait pas, — si certaines conditions politiques données ne permettaient son existence.

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

Il est malheureusement trop certain qu'aucun homme ne peut aujourd'hui, ignorer la politique. Cette préoccupation nécessaire est une des misères de ce temps. Mais si l'intérêt porté aux affaires de l'Etat est obligatoire pour nous, cette obligation est passagère, accidentelle, anormale et aussi nuisible à l'artiste et fâcheuse pour lui que la pauvreté qui l'oblige à travailler pour vivre : elle le détourne de sa mission.

Nous ne nous occupons de l'Etat que parce que l'Etat est défaillant, et pour contribuer — grâce à l'influence que nous donnent nos moyens d'expression et notre prestige, mais en dehors de toute préoccupation d'art — à renforcer et redresser la notion d'Etat.

Ce n'est pas notre affaire, non plus que celle des autres citoyens, de nous mêler de la conduite du pays. Il faut y voir un abus, rendu légitime par la défaillance de l'Etat, et qui prend figure d'un devoir, sans cesser d'être choquant. Ce qui est choquant, c'est que cet abus devienne légitime, et que nous nous voyions moralement contraints à une action qui nous détourne de celle qu'en tout temps nous devons accomplir.

Une grande époque est celle où chacun a la liberté de ne remplir que sa fonction, où le médecin fait de la médecine, l'agriculteur de l'agriculture, le poète des vers, et où l'homme d'Etat conduit l'Etat. Ce qui n'empêche pas alors l'homme cultivé de s'intéresser à la politique, mais par simple spéculation et curiosité d'esprit, pour s'enrichir et se former la connaissance, sans souci d'intervention directe et personnelle.

Pour éviter de croire que la politique soit un devoir essentiel, et non accidentel, il faut songer qu'elle n'est ni un sentiment légitime comme le patriotisme, ou naturel, comme l'amour paternel, ni une nécessité intérieure,

comme l'inquiétude et la recherche religieuses. Elle n'intéresse ni notre cœur, ni notre âme. C'est par exception, et par le détour du patriotisme alerté, que d'objet intellectuel elle devient devoir civique et active.

Mais, même dans ces circonstances exceptionnelles, je ne crois pas que l'artiste doive s'occuper activement de politique, exactement, selon les termes de votre enquête, « prendre une part active aux affaires de l'Etat ». Ou alors, il renonce à l'art, ce qui peut être fort raisonnable: c'est quand il était artiste qu'il s'égarait. Sur le degré et la nature de l'activité politique de l'artiste, j'adopte l'excellent point de vue que je trouve, dans votre enquête, sous la plume de M. Henri Mazel. Il ne faut pas oublier que l'artiste est homme, et qu'il a des devoirs d'homme à remplir, qu'il peut être père de famille, apôtre, s'occuper d'œuvres sociales, sans nuire à son œuvre, à la condition de ne point mêler des soucis, des contraintes et des disciplines opposées, et, quand il revient à son art, d'oublier d'abord le temps, comme ses inquiétudes matérielles, ses charges, et les buts même les plus nobles de l'homme qu'il est d'autre part. Pour prendre un exemple clair, un écrivain catholique oubliera, en écrivant, qu'il est catholique: il n'aura point souci de prêche, de propagande, mais de faire beau et vrai. Mais, justement parce que sa foi est profonde, et alimente les sources profondes où il puise son inspiration, la vision du monde qu'il prend et qu'il traduit sera catholique, invisiblement, involontairement, mais sensiblement catholique.

Ainsi à un degré moindre — de la politique. S'il tient quelques idées pour vraies (et ceci est une autre affaire) et si sa sensibilité les accepte et les anime (sa sensibilité profonde, non sa passion, ni son intérêt, ni son cœur d'homme enfin), l'inspiration de l'artiste y trouvera une nourriture, mais l'esprit créateur qui s'en emparera pour

les métamorphoser, les détachera des contingences, et ne songera plus à servir une cause, mais à exprimer sa personnalité profonde. L'art est à soi-même son but, quel que soit le train du monde. S'il sert, c'est par surcroît, et proprement à son insu.

CLEMENT VAUTEL

répond dans le *Journal* du 29 Avril 1925 sous la rubrique

« MON FILM »

Je ne suis pas l'ennemi des enquêtes : au journaliste dans l'embarras, elles fournissent des sujets d'articles et, par surcroît, elles le rajeunissent en lui rappelant le temps plus ou moins heureux des compositions scolaires.

Notre confrère André Négis, de la revue marseillaise Fortunio, *me pousse avec une aimable insistance cette colle :*

« *Pensez-vous qu'il soit possible à l'écrivain de se tenir en dehors de toute politique, ou bien doit-il, abandonnant le splendide isolement voulu par les Flaubert et les Vigny, prendre une part active aux affaires de l'Etat ?* »

Il est toujours possible, évidemment, à un écrivain de s'installer dans une tour d'ivoire — c'est une solution au problème du logement — et d'y écrire, sans vouloir entendre le vacarme de la vie, des poèmes où «voiles» rime inévitablement avec « étoiles », des romans où les personnages ne vivent que d'amour et d'eau fraîche, des traités de philosophie transcendantale sur la quatrième dimension.

Mais peut-être, dans le sonnet le plus étoilé, dans le roman le plus sentimental, dans la dissertation la plus détachée des choses de notre pauvre monde à trois dimensions, peut-être, dis-je, la politique glisse-t-elle, malgré tout, son vilain nez.

Car les étoiles appartiennent à la politique tout au moins depuis qu'un politicien a voulu les éteindre, il y a une façon radicale-socialiste, communiste ou conservatrice de comprendre sinon de faire l'amour, et les plus hautaines spéculations de la philosophie se rattachent toujours par quelque lien à une certaine conception de l'art de faire le bonheur des hommes, c'est-à-dire de les gouverner.

Flaubert a fait de la politique dans Madame Bovary *(M. Homais, par exemple), dans* Bouvard et Pécuchet, *cette satire de la démocratie gobeuse et touche-à-tout. Alfred de Vigny n'en a-t-il pas fait aussi dans* Servitude et grandeur militaires ?

D'ailleurs, si même la politique pouvait être écartée vraiment de l'œuvre littéraire, ce serait une faiblesse, une imprudence, une faute... L'art pour l'art est une bêtise. Car l'écrivain le plus hautain vit au sein d'une société dont les lois peuvent l'atteindre dans l'exercice même de son art... C'est très joli de dire : « Je ne me soucie pas de savoir qui me gouverne, je plane au-dessus de ces viles contingences », — mais si haute que soit une tour d'ivoire, on n'y est pas protégé contre l'assaut de la populace ou contre l'arbitraire de la dictature. Cela s'est vu en France en 1851, cela se voit aujourd'hui en Russie et en Espagne.

Nous vivons à une époque où le « splendide isolement » de l'écrivain est une manière de désertion. Il faut combattre à sa manière.

Honte à qui peut chanter tandis que Rome brûle !

Il m'eût peut-être suffi de citer ce vers de Lamartine — qui ne se contenta pas d'être le plus pur, le plus immatériel de nos poètes — pour répondre à la question de Fortunio.

PIERRE HUMBOURG

a répondu dans le *Petit Provençal* en date du 14 Mars 1925 sous le titre « OUI OU NON ».

Eh bien! je crois que sans la politique une œuvre a peu de chances de durer. Sans la politique un auteur ne pourra pas donner une image exacte de son temps. Et la lecture du Constitutionnel *est plus instructive que celle du journal intime de Vigny.*

Quant à Flaubert, à son insu, il effleure la politique dans Madame Bovary. *Le chapitre du* Comice agricole *est un tableau des mœurs d'une époque : De l'intrusion de l'Etat dans la vie des paysans. D'une majorité gouvernementale représentée par un préfet. Admettez un instant l'anarchie, et vous détruisez ce corps constitué qui va décerner des croix. Alors Flaubert se sert d'une forme de l'Etat. A son corps défendant la politique rencontre son livre. Et ce chapitre du Comice nous sert plus historiquement que les rhumatismes mentaux d'Emma Bovary.*

Ce qu'il reste d'Hugo pour ses détracteurs ce sont Les Châtiments, *œuvre politique; de Renan,* La Vie de Jésus.

Et c'est se spécialiser en art que de ne pas compter avec la politique. Un artiste ne sera complet que s'il est la résultante de toutes les forces qui jouent autour de lui!

Sophocle était un écrivain politique. Seul, M. Poizat, n'a peut-être vu en lui que le poète ?

Barrès, qui fut un bel artiste, était un politique. Maurras, dont on ne peut nier les solides qualités littéraires, énonce : politique d'abord.

Et notre dernier grand mort, Anatole France, écrivait: Tu ne sais pas que ce qui fait la gloire des peuples, c'est la pensée auguste qui changera la face du monde, *et n'est-ce pas double et belle œuvre d'artiste et de politique que* l'Ile des Pingouins, *et* M. Bergeret. *Et tout le scep-*

ticisme de M. Bergeret ne nous fera pas oublier qu'il a souffert, douté, été heureux, misérable et grand par le seul caprice de cette politique qui, seule, change en une nuit l'aspect réel des choses.

JEAN PHILIPON

des Cahiers du Sud

Quelques noms au hasard :

Vigny, Flaubert, les Goncourt, Mallarmé, Renoir, Rodin, n'ont pas fait de politique. Voltaire, Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Zola, France, Barrès, Mirbeau, Gœthe, David, Courbet en ont fait. Il paraît donc indifférent d'en faire ou de n'en point faire.

Mais je n'en suis pas très sûr. Toute la question est de savoir si l'œuvre d'un artiste est enrichie par la politique ou appauvrie par elle, et dans quelle mesure. Barrès, par exemple, eut-il été plus grand s'il n'en avait pas fait ou au contraire la politique a-t-elle renouvelé des formes épuisées de son art ?...

Nous ne le saurons jamais.

MARCEL POGGIOLI

Artiste peintre

Les tours d'ivoire n'existant plus, le « Splendide isolement » n'est pas possible. L'artiste a droit à la vie comme les autres hommes, il a par conséquent les mêmes devoirs qui lui sont imposés, d'ailleurs, par les lois naturelles.

Je crois que le détachement, de celui qui se désintéresse de la société, le condamne à succomber sous les causes multiples de destruction qui environnent tout isolement.

J.-F.-LOUIS MERLET

Il est possible à un artiste d'adopter une attitude d'indifférence absolue vis-à-vis des affaires de l'Etat, à la

condition expresse cependant qu'il soit né riche et qu'il ait l'indépendance qu'il faut pour travailler en dehors de tout souci matériel.

Ces soucis font partie d'un monde spéculatif où les idées, la politique et les grandes questions d'économie nationales sont assez confusément mêlées. La vie d'un artiste indépendant de caractère, mais sans fortune, dépend d'un jeu dont il n'est pas le maître et il n'est pas aventureux de déclarer que sa destinée dépend des directives générales d'un pays quel que soit le régime sous lequel il est placé.

Il me paraît donc impossible qu'un artiste ou un écrivain ne se mêle pas à la politique générale. Le talent n'empêche pas d'ailleurs un peintre, un musicien ou un poète de prendre part aux luttes du forum.

Pour mon goût, moi qui ai été amené au cours de ma vie aventureuse à me mêler à la politique, ou plus particulièrement aux questions sociales, soucieux d'un avenir meilleur pour la masse, et non pas exclusivement pour l'élite, je n'ai pas à le regretter.

MAURICE DAVID

Vous me pardonnerez de songer seulement aux intérêts de la politique. « Faire de la politique » n'est que se dévouer à la plus sûre, à la meilleure conduite de la société, et cela nécessite du caractère et de l'adresse, de la sensibilité et de l'entendement, de l'humilité et de la confiance en soi, le « sens des réalités » une technique difficile et la connaissance non seulement des hommes, mais des sciences et des ressources et variations de la nature. Beaucoup n'entendent pas la politique de cette manière : les réponses que vous avez reçues en sont un indirect et cruel témoignage; mais cette méchanceté naturelle

aux hommes ne tend qu'à exiger des vrais politiques, à un degré plus rare ces vertus que j'ai sommairement énumérées. Qu'un homme les possède et s'en serve civitatis curandae causa *et soit aussi un admirable ouvrier d'art, ce ne semble pas contradictoire, mais celui-là ne se laissera jamais prendre pour un artiste. Car un artiste, et qui se dit artiste se montre plein de suffisance par dessus une maladive défiance de soi et de vanité blessée et balourde envers les réalités, en sorte que la politique devra mettre son soin le plus sûr à le rejeter de là et trouvera plus d'avantage à sourire de son mépris bavant qu'à souffrir des suites détestables de sa possible intrusion.*

MARCEL BRION

L'artiste ne peut pas plus rester indifférent à la vie sociale, qu'il ne peut se passer d'air ou d'eau. Son œuvre ne se développera, ne se réalisera que dans la mesure où elle aura intégré, sinon la totalité de l'humain, du moins les soucis les plus pressants de son époque et de son milieu. Comment l'artiste pourrait-il se refuser à voir le spectacle formidable que représentent les peuples en mouvement, les idées créatrices d'énergie et d'action, les grands courants qui remuent le monde et le poussent vers un perpétuel devenir. L'œuvre d'art qui prétendrait ignorer la vie sociale, c'est-à-dire les joies et les inquiétudes humaines, les aspirations des individus et des collectivités, manquerait du caractère profondément vital qui marque les livres immortels.

Homme, nul ne peut, à moins de périr ou de se condamner à la stérilité de l'âme, s'enfermer dans une tour qui, d'ivoire, de marbre ou de feu, devient toujours une prison. Et plus qu'aucun homme, l'artiste s'enrichit à vivre en sympathie, c'est-à-dire à vibrer, avec tout ce qui pense, tout ce qui vit.

Quant à se mêler à la lutte politique, à descendre des gradins de l'idée dans l'arène de l'action, que chacun, alors, écoute les voix du monde, choisisse, et obéisse aux impulsions de son cœur.

ALBERT ACREMANT

Dans la situation actuelle du monde, un écrivain ne peut pas se désintéresser de la politique. Les questions qui s'agitent sont tellement graves que les mœurs en sont quotidiennement modifiées. Un écrivain, qui se retirerait dans une tour d'ivoire, manquerait à sa mission, car il enléverait à son œuvre toute palpitation et toute humanité.

Par contre j'estime qu'il ne doit pas se mêler personnellement aux luttes électorales. La vie au Parlement aussi bien que dans les plus petites assemblées est gonflée de mots, de cris, qui ne peuvent que déformer la sensibilité d'un artiste. Il suffit d'entrer dans une réunion publique pour voir quelle mentalité on acquiert là dedans. Du bruit, du bruit, encore du bruit ! C'est lamentable !

Que des hommes habitués à cette atmosphère puissent y garder leur intelligence intacte, c'est possible ! Mais que les écrivains se sauvent hors des foules, qui abaissent tout à leur niveau.

Qu'ils les observent en les dominant et écrivent sans désordre !

Nous publierons dans le n° de Juillet les dernières réponses de notre enquête parmi lesquelles les opinions très intéressantes de Pierre Mille, Francis Carco, Camille Jullian, Xavier de Magallon, José Germain, Léo Larguier, Albert Erlande.

André NÉGIS.

Les Livres

UNE ORGIE A SAINT-PETERSBOURG

par André Salmon (Simon Kra)

Les grands voyageurs écrivent peu de véritables romans : ils se racontent et c'est au fil de leur mémoire que s'ordonne le récit. Point ou peu d'intrigue. La vie, en perpétuelle ébauche, ruine sans cesse les improvisations du hasard ; et l'artiste ne fait que choisir et construire ce qu'elle indique à peine. L'aventure a le jaillissement d'une création, elle se fait sous les yeux, suscite un continuel émoi : tel beau voyage effleure en quelques jours bien des possibilités de l'être, des aspirations, des vertiges. C'est une soif sans apaisement, une vibration à chaque seconde accrue ; c'est un rebondissement de la personnalité à travers le temps et l'espace, une ivresse de l'âme gorgée et toute effervescente de visions. Celui qu'a dilaté la grande illusion des choses trouve chétif le cycle immobile du roman ; la vie de l'homme est contingente à qui traversa les peuples.

André Salmon qui, bien modestement, appelle son œuvre un « rapport de police » l'a si bien senti que d'un sujet opulent il s'est bien gardé d'extraire une intrigue flanquée des hors-d'œuvre traditionnels. Il eut certainement pu faire un roman, tailler de droite et de gauche, éliminer le meilleur de ses souvenirs. Mais aurions-nous en cette étrange histoire où le vécu

devient légende, où le tragique se mêle au bouffon ? Son intention, au contraire, apparaît, de livrer dans leur pureté première ses impressions, de leur laisser le fondu et l'incohérence de la vie en train de glisser au songe, de filmer un pan de mémoire sans littérature. Et cette méfiance de l'art pourrait bien être une habileté de virtuose, un souci d'art autrement raffiné et scrupuleux. C'est ainsi qu'en dessinant au canif des personnages d'une précision caricaturale il leur obtient du même coup cette apparence de fantôme qu'on retrouve aux modernes bois gravés. Très vivants mais à la façon de ceux d'Hoffmann, par leur loufoquerie et leur au hasard, ils semblent hallucinés et grelottants de fièvre. Et comme cette fièvre se communique au récit, tantôt ardent, volubile, tantot énigmatique, haché, un peu fou, on a enfin l'impresssion qu'on vient de vivre avec une société macabre, qu'un prestige avait tiré de l'ombre pour la rendre au charnier. Que l'auteur l'ait voulu ou non, il s'en exhale une vague pestilence de maladie qui rend à merveille l'idée de gangrène évoquée par cette Russie d'avant-guerre ; le malaise, la nausée qui ne se déclarent qu'à demi, suffisent pourtant à nous rappeler que nous sommes dans le voisinage d'une morgue ou d'un abattoir.

L'atmosphère coupée d'ombres où passent de falotes personnes qu'absorbent la neige ou la nuit, rend à ce point le fantastique des rêves que le récit malgré son éclat prend une apparence d'irréel et recule dans le temps. Ce passé proche à l'air d'une époque ensevelie sous un amas d'années, d'une antiquité devenue fiction. Le narrateur a réussi, disait-on, à fausser les perspectives par un trouble optique ou encore à épaissir le temps.

Je ne crois pas lui décerner un mince éloge. Si, par un mouvement nouveau, une composition se donnant l'allure du désordre, l'écrivain parvient à briser les coordonnées trop symétriques grâce auxquelles on pouvait à toute heure conjuguer son œuvre sans lui et savoir le point précis de la chute de ses héros, sachons lui gré de cette petite joie en supplément ; l'illusion nous est donnée d'être un peu l'auteur du livre qu'on lit, puisqu'on y collabore, et ce n'est pas méprisable faveur que de collaborer avec André Salmon.

Jean BALLARD.

LE DESERT DE L'AMOUR

roman

par François Mauriac (Grasset)

Il serait assez affligeant de voir un écrivain aussi profondément catholique que M. François Mauriac malmené par la presse catholique, si cette même presse qui on s'en souvient attaqua le *Jardin sur l'Oronte*, de Barrès, ne venait pas de clouer au pilori la *Jeanne d'Arc*, de M. Joseph Delteil, ce qui apporte au débat une note comique dont il avait besoin. Ces humeurs belliqueuses sont déplorables. Les catholiques convaincus, et qui prétendent nonobstant avoir le droit de faire œuvre d'art, s'inquiètent d'une intransigeance qui menace de leur ôter des mains la plume, ou du cœur la foi, et quant aux velléitaires (comme M. Delteil) l'espoir de la retrouver un jour. En ce qui concerne ce dernier, qui n'a en dessein (nous en parlons par ailleurs plus en détail) « que de montrer une fille de France », la querelle, bien qu'à mon avis moins importante, s'explique en un sens. M. Maritain montre fort bien, dans une lettre à l'accusé, le cœur du grief: ... *Vous affligerez maintes fois les cœurs croyants. C'est que le plus naturel sentiment à l'égard des Saints, c'est la vénération, qui suppose une distance; et si vous avez voulu, avec raison, vous affranchir des imageries pieusardes, vous avez fait, par contre, une Jeanne trop semblable à nous.* Et plus loin : *On répète souvent que les Saints sont des hommes comme les autres : c'est un lieu commun absurde...* (1) Nous n'en discuterons pas ici, encore que ce « lieu commun absurde » nous paraisse bien plus apte que l'opinion contraire à entretenir l'idée de mérite qui, pour être humaine, n'est pas moins chrétienne. Pour en revenir à M. Mauriac qui, lui, ne s'occupe dans ses romans que des hommes comme les autres, c'est la sincérité de l'observation, et même de l'examen de conscience qui semble ici menacée. Mieux vaut croire à l'incompréhension de ses adversaires, car autrement, nous devrions conclure que c'est à des facultés d'analyse très spécialement catholiques qu'ils s'attaquent. L'habitude de l'examen de conscience, cette oscillation spirituelle constante entre l'état de grâce et le péché, conduit, quand elle est

(1) Nouvelles littéraires du 16 mai.

poussée, comme c'est le cas, jusqu'au scrupule, à cette profonde humilité sans laquelle on ne comprend guère les hommes. Ici peuvent s'ouvrir de grands débats, entre pessimistes et optimistes, ceux qui croient en Dieu et ceux qui croient en l'Homme, traditionnalisme et ce *révolutionnisme moderne* dont parle Carlyle Nous ne nous y aventurerons point et nous nous bornerons à constater que, par son pessimisme très évidemment sincère, et qui n'a comme contre-poids que l'espoir en Dieu, M. Mauriac se montre non pas seulement convaincu, mais encore *imprégné* de sa religion. Est-ce là ce qu'on lui reproche ? Ce serait ne lui permettre plus que de traiter des sujets profanes, et il encourrait alors les mêmes reproches que Barrès. Sans doute Dieu n'est pas visiblement présent dans le *Désert de l'amour* (2) ; c'est à peine si l'auteur le nomme ; mais c'est justement pour montrer la misère de l'homme qui en est privé, et notamment le leurre de l'amour purement humain, la solitude irréparable des êtres. Que sa lucidité, inséparable de sa foi, l'entraîne à des peintures un peu brutales, voila qui ne saurait heurter que des lecteurs bien douillets. Les autres lui sauront gré et de son courage et de sa franchise. Ils n'y verront qu'un indice de plus d'une foi qui conduit logiquement à considérer la vie terrestre comme un exil, et s'étonneront d'une incompréhension si injuste et si peu charitable.

Gabriel d'AUBARÈDE.

(2) Sur ce point la remarquable étude de M. Jean Guyon-Cesbron parue dans la Revue Hebdomadaire du 25 Avril.

MARSEILLE SUR LE VIF, *par Hélène Saurel* (illustrations d'Eller).

Prendre Marseille sur le vif ! Quel robuste objectif cela suppose ! Quel formidable appétit de lumière et quelle agilité de perception. Cela, une femme l'a osé, qui — nous sommes-nous laissé dire — n'est ni une *chato*, ni une *gitanella* et n'est marseillaise que d'adoption.

N'importe ; pour avoir traversé la fièvre intense de la ville, et musardé parmi la crapule, pour s'être complue à la ronde ardente du soleil sur les eaux lasses, et comme oxydées, pour avoir palpité dans cette ivresse énorme du port qui bourdonne, roule et

déferle intarrissable, enfin pour avoir senti la sève lui monter à la tête, de cette vie en vertige d'agir, Mme Saurel nou a rapporté une vision puissante et vraie. Ses tableaux brutalement brossés accusent une fraîcheur de sensations peu commune, une adresse rare à souligner le détail qui seul importe, une vigueur de style qui tient beaucoup du burin.

Et l'on se prend devant chacun de ces sketches à songer à une eau forte, où serait évoquée par le seul trait la crudité cynique des couleurs. C'est un souci d'art que révèle l'ensemble. Avant tout, l'écrivain a voulu décrire et demandant à la peinture plus qu'à la poésie de nous émouvoir, demeure dans le seul cadre esthétique ; elle relève avant tout de la critique d'art. C'est de ce point de vue qu'il faut juger la conception d'un livre qui fournit aux illustrations d'Eller de magnifiques légendes. Il y a harmonie totale ntre le dessinateur et l'écrivain parce qu'il y a identité de but et de technique. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire aux deux.

J. B.

JEANNE D'ARC

par Joseph Delteil. Cahiers Verts. Bernard GRASSET.

Jeanne d'Arc ressuscitée! Chacun voit la pucelle à sa manière et qui écrit « Saint Joan » l'humanise, qui « Jeanne d'Arc » la divinise. M. Joseph Delteil qui nous fit boire un étonnant coktail « sur le fleuve amour », composa l'inutile « Choléra » puis « les cinq sens » par endroits agréables, interviewé par Frédéric Lefèvre présente son dernier livre en reniant le surréalisme (à vrai dire Monsieur Delteil aime la vie de telle sorte que même en compagnie des mages surréalistes il faisait des galipettes — par ex. : dans le Cadavre où il écrivit sur Anatole France macchabée, une diatribe glorieuse en l'honneur des choses vivantes), en avouant sa conversion au catholicisme. en égrenant sur Rabelais, Pascal, Claudel, Valéry des pensées pleines de juste mesure, presque graves, mais à la façon de Jeanne d'Arc gaîment, hardiment.

J'aime ce livre. J'y goûte le plaisir d'y découvrir Jeanne une jeune fille de 18 ans et presque nôtre, d'y sentir l'éternité de mon pays en des paysages semblables à ceux que je fréquente ; je précise les beautés de la femme, et saisi d'amour pour elle, comme l'auteur qui la créa, j'aime son corps avec le fou respect dû aux

saintes — et je dors avec elle, et je souffre avec elle ; je suis partout où je la crois malheureuse, ou j'éclate de joie avec elle. Louons ce populaire imagier qu'est ici Joseph Delteil. Et puis-je lui complaire en écrivant combien son innocence m'est précieuse — feinte ou réelle — mais pétulante d'amour et c'est ce qui enchante.

Aux critiques bien vêtus, à lunettes d'écaille je laisse le soin de pontifier ; voici pour eux quelques pistes, au hasard : 1. Chapitre X intitulé : « petit portrait en grosses lignes » — du Victor Hugo, absolument le style de « l'Homme qui rit » du « Rhin ».. et, ma foi, aussi bien la philosophie ; 2. Page 87 dans le chapitre « la Touraine », à part le verbe épater sans guillemets ou mis dans la bouche d'une bonniche, voici un tableautin à l'Anatole France; 3. Pour l'humour (du bon humour en langue française, ce qui est exceptionnel), Bernard Schaw et un peu Thomas Hardy, etc...

Si Monsieur de Voltaire
Revenait sur la terre
Il dirait : « Las ! Delteil, »
« N'êtes point mon pareil. »
Jo répondrait : « Vieux père,
« J'aime trop le soleil ».

G. BOURGUET.

« LES POETES FANTAISISTES, DEFINIS PAR EUX-MEMES ET LEURS AMIS »

(*Premier cahier de « Feuilles au Vent »*)

On a déjà beaucoup parlé des poètes fantaisistes et même avec trop de fantaisie. Il ne se passe pas une semaine, en effet, sans que quelqu'un de leurs amis n'entreprenne de les louer sous la couverture saumon du « Divan », voire comme le fit André Beaumier, sous l'égide pontificale de la « Revue des Deux Mondes ». Mais le grand mérite de « Feuilles au Vent » c'est de nous donner mieux que des appréciations et de nous faire entendre tour à tour tous les virtuoses de la fantaisie. C'est une danse multicolore du foulard aussi chatoyante que les ingénieuses variations de M. Bergson sur la fluide durée. Ecoutons avec un

rare plaisir le violon un peu grêle mais si émouvant, et pareil à ceux qui bouleversaient Verlaine, du regretté Toulet, poète des regrets de l'Ile lointaine et qui doit entendre au frisson des pinèdes de Guétharry cette mer amoureuse qu'il entendit pleurer sur le corail sonore. Prêtons aussi l'oreille à la voix douloureuse de *Pellerin*, cette voix semblable à celle des sirènes mi-mortes entendues par le poète des « Alcools » : *Jean Pellerin*, nostalgique compagnon de *Francis Carco* et de *Jean-Marc*, qui pourrait dire ce que nous avons perdu le jour où votre violon se brisa ? Voici maintenant ceux qui chantent encore la beauté de la vie et l'amour ceint de roses plus ou moins artificielles. Aux rives de quel Vieux Port, à l'heure du départ des voiliers roux, avons-nous entendu au seuil d'un bar, votre accordéon endeuillé, *Léon Vérane*, héritier de la nostalgie marine et dont les brumes océanes ont embué les yeux troubles ? Et vous, *Tristan Derême*, je vous imagine volontiers, aux bords de la souple Garonne, buvant un vin noir et fumant votre pipe légendaire, tandis que s'effeuillent les acacias et les verdures dorées, cependant qu'au seuil de l'auberge vous attend cette brouette pleine de lilas que vous pousserez pendant des jours et des jours, au long des routes grises où s'exhale la bonne odeur de la pluie. Puis c'est votre pâle sourire, *Chabaneix* et vos lèvres murmurent les « Quatre saisons » ou encore les quatrains d' « Aurore » en quelque restaurant aux dorures en toc de Biarritz, ou dans un dancing de Montmartre où l'orchestre mi-noir mi-blanc déplore l'agonie à jamais irréparables des bananes qui ne seront plus demain. C'est enfin vous, *André Gaillard*, qui fûtes mon compagnon dans la ville maritime et qui sous le soleil latin songez encore aux marais brumeux de la Saintonge, pèlerin du cœur qui ne trouvez aucune terre de songe où vous attendrait la reine des fées, vêtue à la dernière mode, fumant des cigarettes américaines et parlant un anglais de demi mondaine qui se croirait aristocratique en n'aspirant pas les H. D'autres, d'autres encore, en vérité aussi nombreux que les feuilles emportées par le vent : vous par exemple *Klingsor* qui faites songer aux vieilles chansons, aux auberges sous les glycines, ou buvant un vin léger, les gardes françaises lutinaient une fille aux épaules robustes ; Vous encore, *Fagus*, errant des trottoirs de Montparno et qui rêvez aux églogues de Virgile à l'heure, où suivant *Pellerin*, on crie les journaux de sport; Vous aussi, *Marcel Ormoy*, qui dans une musique pareille à celle de *Toulet* avez su exprimer quelque chose de l'angoisse de ce temps et dont

la Muse au visage fardé sent trembler des larmes au long de cils raidis par le khol. Puis en dehors de la ville et des roses charbonneuses de ses banlieues, c'est vous que j'ai rencontrés, *Jean Lebrau* et *Noël Ruet ;* Pour vous les oliviers bruissent encore du chant des cigales, et la Meuse coule encore dans les roseaux de Wallonie, pour vous les bals champêtres ont encore du charme et vos poèmes sont tels que ces clochettes de liserons qui semblent répéter les angelus désuets, pour vous, brunes ou pâles, les jeunes filles du pays ont encore des baisers, cependant que les cuivres faux d'une fête de village troublent l'air ensoleillé. Maintenant, théorie trop légère, jeunes gens dont le pampre a couronné le front, vous avez dépassé les collines, et malgré les verdures transparentes toute la tristesse pluvieuse de la ville nous pénètre. Mais votre sérénade, ô fantaisie, nous a donné encore la rare volupté d'un sourire où perlent des larmes, d'une rose d'automne mouillée par la première averse. Troupe de clowns mélancoliques et que Banville eut aimée, grâce soient rendues à *Gaston Baissette*, votre manager toulousain, qui nous a si aimablement fait entrevoir, au milieu des Muses plus ou moins peintes et attiffées de falbalas intellectualistes, le visage véritable, à la fois illuminé et triste, de la toujours vivante poésie.

ANNE ARMANDY « *L'Oratorio* » (Sansot)
CHARLES MATTEI « *La rive d'or* » (Jouve et C°)

Anne Armandy, bacchante au front couronné de violettes, transforme en extase mystique ses émotions fardées. Cela Cela nous vaut une musique très ample, trop large peut-être. L'auteur se réclame de Sainte-Thérèse « Mourir de ne pas mourir ». *Eluard*, je songe à votre angoisse combien plus émouvante en sa sobriété. De plus *Anne Armandy* est panthéiste : cela se porte bien et je crois volontiers à l'attitude. Et pourtant il y a là un mélange peut-être involontaire de sensualité et de foi religieuse, d'un panthéisme assez analogue à celui des poètes orientaux. Je songe aux vers de *Tagore*. Mais un tel état d'esprit ne doit pas empêcher la pureté de la forme. Je sais qu'il est de mise en certains milieux, en dehors il est vrai des deux courants de la poésie présente, de dénigrer la sobriété. Et pourtant... Madame, il semble que Phèdre savait exprimer la plus amère des passions en une langue que Monsieur Thérive n'eut pas désavouée, et qui

surpasse en son harmonie pleine et souple à la fois tous les alliages plus ou moins musicaux de syllabes et d'entités à majuscules qui font les délices de vos rêveries encore romantiques. Et puis... si vous tenez à l'ampleur verbale, à l'épanchement chatoyant des images, relisez l' « *Offrande lyrique* » ou encore les versets de ce crépuscule du siècle ou Tagore sut exprimer sans vaine réthorique toute l'angoisse qu'il prêtait pourtant aux « *flatus vocis* » de notre civilisation finissante.

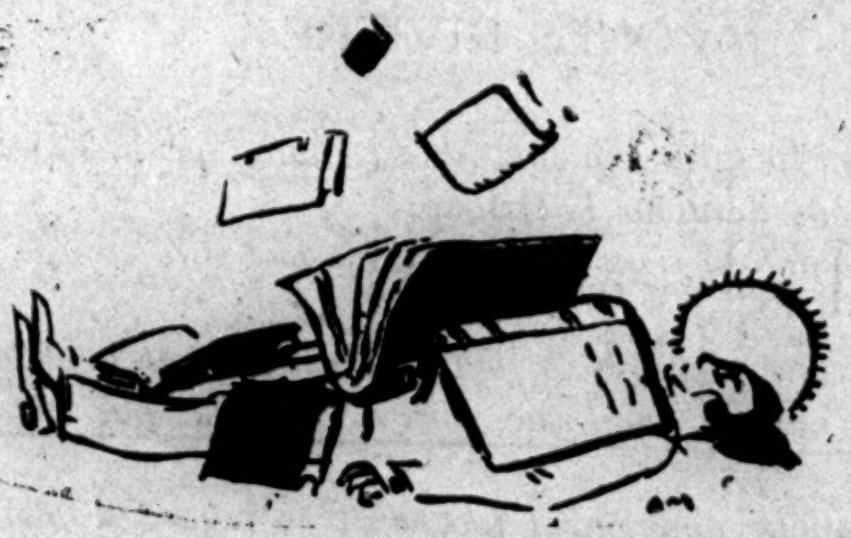
Toutefois on devine dans « *l'Oratorio* » une vérité de sentiment et même de sensation que je m'efforce de goûter. Mais, au fait, je ne pense pas être capable d'apprécier ces poèmes. J'avoue ne pas comprendre la musique, être sec de cœur et ne goûter de la vie que le médiocre et l'adorable platitude. Ni les rêveries nébuleuses, ni les entités à majuscules ne peuvent m'émouvoir. Je devine bien quelque chose. Je ne condamne pas, je passe. Et d'ailleurs je pense ne pas blesser l'auteur en déclarant que je n'aime pas davantage *Claudel*. J'ai peut-être tort, j'ai même tort. Mais, que voulez-vous, je suis alexandrin avec délices. Songez à Lycophron, à Théocrite même auxquels on serait venu, deux ou trois siècles à l'avance, lire les versets de l' « Apocalypse » : Les roses se seraient fanées sur leurs guirlandes, et les petites danseuses en eussent laissé choir les coupes de Falerne. Moi, non plus je n'aime pas les Apocalypses : Accablez moi. Souffrez et dites votre tristesse, je préfère me boucher les oreilles, et ouïr jusqu'au matin pâle, chantées par les petites filles aux yeux de violette vos élégies, Théocrite et vos odes, Anacréon.

Et c'est pourquoi je suivrai plus volontiers *Charles Mattei*, en quelque sleeping du train bleu, vers la riviera, un peu trop chantée, hélas, comme ces marbres de Versailles à la vue desquels s'attendrissait avec un sourire *Alfred de Musset*. L'aimable voyage : Nous n'irons pas voir, Monte-Carlo, votre Casino à l'architecture culinaire, vos pigeons à l'agonie stylisée, et vos beautés internationales ; mais auprès de *Charles Mattei* qui doit être un homme charmant nous contemplerons la mer, étendus sur les rochers bistres du Trayas où pleuvent les aiguilles des pins, et là nous rêverons des sonnets plus ou moins parnassiens, en jonglant avec des mots un peu usagés comme ces petits enfants de la grève, qui avec des briques prosaïques mais polies par l'écume, font des ricochets où la lumière se joue, étincellement fugitif et fragile sur les vagues. Ainsi nous connaîtrons votre route étroite et bordée de fleurs, vos villas d'un goût douteux mais si

adorablement maquillées de glycines, et même vos casinos de musiques tziganes, ô toujours vantée, monotone et ensorcelante Riviéra.

Au fait, ami lecteur, je ne me sens plus le courage de revenir à nos moutons lyriques... en ai-je même parlé ?... Plutôt suivre dans la rue ombragée de jeunes verdures la fumée de ma cigarette ou la silhouette de cette enfant. D'ailleurs je t'ai indiqué l'éditeur de ces ouvrages : Tu peux courir chez ton libraire. Je décline toute responsabilité, me conformant ainsi aux conseils de La Bruyère, et te signalant des poèmes que le malheur des temps ne permet plus hélas de relier en veau.

Léon-Gabriel GROS.



Revues des Revues

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE.

M. Albert Thibaudet traite la question du bourgeois. — A la définition de Flaubert : « J'appelle bourgeois quiconque pense bassement », et qui aurait voulu, en quelque sorte réduire la bourgeoisie à une manière de penser, M. Thibaudet oppose qu'elle est surtout une manière de vivre, et aussi, en ces temps de bouleversement des valeurs sociales, une manière de durer. Ce qui, transposé en littérature, ferait des bourgeois de tous nos classiques. J'aime assez cela, lassé que je suis de tous les révolutionnaires à l'eau de rose dont s'honore notre jeune littérature.

Je cite les lignes, dont l'obscure beauté est émouvante, que Paul Claudel dédie à la mémoire de Jacques Rivière :

JACQUES RIVIERE

Nouvelles de Jacques Rivière, il est mort, sur le bateau ce matin comme nous quittions l'Afrique.

Un de plus qui s'est séparé de moi sans mot dire comme jadis Charles-Louis Philippe.

Et sans aucune réponse à cette affirmation trébuchante et bégayant témoignage à Dieu que nous ne pouvons pas empêcher d'exister.

Que cette bouche amèrement tordue et ce regard d'interrogation et de perplexité.

« Il y a Quelqu'un pour vous qui est là et qui reste éternellement à sa place.

Mais moi ne m'empêchez pas de sentir en moi cette complicité avec ce qui passe.

Cette attente à contre-courant, cette entente avec les choses qui arrivent.

Je n'ai rien à refuser, laissez-moi dans mon entière pureté négative !

Les œuvres acquises, c'est du plomb, on peut les tenir dans sa main et les juger.

Mais toute cette pensée en train de naître comme de l'eau, la comprendre, comment faire sans y participer ?

Tout ce bruit en train de devenir une parole, c'est peut-être intéressant après tout. Qui est-ce qui sera là pour comprendre si je tourne court ?

Qui est-ce qui sera là pour entendre si je me laisse entièrement gagner par un Dieu sourd

Dont je n'ai senti le travail sur moi fibre à fibre que trop pendant ces quatre ans de prison avancer ?

Pourquoi vous donner tant de mal, cher ami ? tout ce que vous dites, je le sais.

Patientez un moment. La porte ne ferme pas pour moi aussi bien que vous le croyez.

Il n'y a qu'à me regarder pour voir à quoi j'ai donné consentement.

Tout ce que vous dites que vous savez, et moi je sais que je le saurai mieux que vous dans un moment. »

6 Avril 1925.

Paul CLAUDEL.

LA ROSE DES VENTS

Saluons une naissance. La Rose des Vents est entièrement consacrée à la poésie, et ne publie que des poèmes. — A. Artaud, L. Brauquier, J. Dulac, L. Franc, A. Gaillard, P. Gavarry, M. A. Guégan, H. Malot, M. Montanard, Th. Varlet, s'inscrivent au premier sommaire.

De Paul Gavarry :

PHILOSOPHIES

Philosophies est l'organe du nouveau Mysticisme. Comme je hais les mystiques, je déclare tout net que je n'aime pas Philosophies. Ceci dit, je loue sans réserve son effort, sa sincérité, et le talent indiscutable de ses collaborateurs.

Après avoir publié le « Billet de John Brown » de Pierre Morhange, Philosophies nous donne une étude consacrée au

nouveau mysticisme, de Henry Lefebvre. — De Marcel Jouhandeau : Véronique, ou la conquête de soi-même ». Curieuses réponses à l'enquête sur « Dieu ».

De Paul Eluard :

« Dieu, dans mon esprit, n'est qu'une image obscure, parmi tant d'autres, de ma grandeur, et dans mon langage l'expression la plus commune de ma grossièreté. »

Ainsi parla noblement le poète.

M. Ernest Robert Curtius conclut :

« Transposer sa spiritualité en littérature, c'est la tuer. Voilà pourquoi j'incline à penser que les discussions littéraires sur Dieu ne sauraient avoir beaucoup d'importance. »

Evidemment.

De Fernand Divoire :

« Le mot Dieu me semble adorable. »

De René Chalupt :

« Il est tragique de ne pas croire en Dieu. »

Enfin, de ce farceur de Mathias Lubeck :

« Mon vieux Morhange,

Je ne sais pas comment Dieu est fait, mais, s'il te ressemble, il doit être rudement moche. »

PETIT ORGUEILLEUX

Dieu m'a crucifié au beau milieu du ciel,
Livré aux astres
Dans la fosse aux soleils.

Les sphères ronflent des paraboles,
Et sous le fouet des paraboles,
Si je contemple mon nombril,
Je vois virer, ainsi qu'une petite folle,
La Terre, —
Et c'est très bien ainsi.

Mais toi d'en bas, dans ta nuit, dans ta glu,
Frère !
Dont les deux pieds pompent le suc
Des pourritures millénaires,
Lève la face, —
Lève la face et vois.

Et ces étoiles, que tu vois,
Ce sont les coups de lance.
Cette lumière, que je saigne,
C'est pour toi.
Lève la face —, et bois.
Je suis le Signe entre les signes,

Le Treizième,
L'Unique, l'Insigne.
C'est selon moi
Que tu feras demain le geste de la croix.

De ton soleil, je n'en veux même pas
Pour couronne d'épines.

et de Henri Malot :

ORPHELINES

Les orphelines ont des manteaux bleus trop longs
Sous le canotier à brides leurs joues cireuses
sont un jardin de lys serré entre des murs.
La vieille dame-en-noir qui mène ces chloroses,
a choisi l'heure lourde où les volets sont clos.
Le morne défilé glisse dans la poussière
qui fait des tourbillons tièdes dans l'avenue.
Leur jeune pauvreté se renfrogne au passage
quand une fillette, dilapide des gammes.
Et de l'Eglise somnolente de soleil
seuls les vieux saints couleur safran sourient peut-être :
Les manteaux bleus entrent dans la fraîcheur de vêpres.

Bienvenue à la Rose des Vents.

MEMENTO

L'ANE D'OR. — M. Robert Honnert exprime cette judicieuse pensée :

« Le régime présent garantit la liberté d'imprimer, qui est un fléau : c'est une raison de plus pour que ceux qui en usent voient clairement l'épouvantable responsabilité qu'ils sont seuls à assumer. »

Ce qu'ils s'en f.... !

REVUE DE PARIS.
REVUE DE FRANCE.
MERCURE DE FRANCE.
EUROPE. — Une belle étude de Romain Rolland sur Carl Spitteler ; une Suite Hollandaise de Georges Duhamel, et un acte émouvant de John Millington-Synge, « A cheval vers la mer » dont Henri Rabaud a tiré son beau drame l'Appel de la mer.
LE MONDE NOUVEAU.
IDÉES.
LE BON PLAISIR.
LA REVUE EUROPÉENNE.
LES MARGES.

Gaston MOUREN.

La Peinture

LE 26e SALON DES ARTISTES PROVENÇAUX

Il convient dès l'abord de faire amende honorable. J'écrivais, l'an dernier que le 25e Salon ressemblait singulièrement au 24e lequel avait ressemblé au 23e et que l'on pouvait sans doute remonter ainsi jusqu'à la fondation sans être surpris par autre chose qu'une très quelconque moyenne. J'ajoutais que, sans doute, le 26e Salon ressemblerait comme frère à ses devanciers. C'était bien mal connaître les ressources de cette association. Le 26e Salon ne ressemble à rien. Pas même à une exposition de peinture. Jamais je n'aurais cru possible de parvenir à cette hideuse médiocrité présentée dans le cadre le plus mal choisi que l'on puisse imaginer.

Rien, rien, il n'y a rien dans cette exposition qui attire longuement le regard et qui justifie l'utilité de cette manifestation. Parmi ceux qui, habituellement en élevaient un tant soit peu l'atmosphère de nombreuses abstentions se sont produites. Ceux qui sont restés semblent l'avoir fait par devoir, ou par habitude, sans chercher à accrocher sur les murs leur meilleure production de l'année. On aurait mauvaise grâce à le leur reprocher, leur président *Le Président* donne l'exemple. En effet, nous voyons de *M. Etienne Martin* une toile unique faite, il doit y avoir un certain nombre d'années et détachée de quelque mur pour figurer à l'exposition. Il semble que M. Martin lui-même se désintéresse de l'exposition. Il n'a pas trouvé le temps, lui, *Président*, de faire quelque chose d'inédit pour l'association qu'il préside et va chercher au décrochez moi ça, la toile qui le représente chez lui ! C'est un comble.

Il est vrai que nous n'y avons rien perdu. Une œuvre de jeunesse de M. E. Martin n'a rien à envier à celles de l'âge mûr.

Et c'est l'Exposition des Artistes Provençaux ? Et les deniers publics y concourent? Et l'on se congratule, on se félicite, on joue (petit jeu) aux pontifes. On représente l'Art Provençal... Quand sera terminée pareille plaisanterie ? Quand aurons-nous enfin à Marseille une organisation suffisamment forte pour crier « Halte-là ! Vous n'êtes pas la Provence, vous n'êtes pas même

la ville. Vous n'êtes rien ». Quand comprendra-t-on enfin que l'art est quelque chose d'au dessus de tout cela, de singulièrement plus vivant, plus populaire et que quelques centimètres carrés de toile peinte ne sont pas une forme suffisante pour satisfaire les aspirations de tous. Quand verrons-nous mélangés aux tableaux, aux sculptures, les ensembles architecturaux qui, depuis longtemps, font parties de tous les Salons intéressants ? Quand les projets hardis d'architecture s'adaptant au génie de la région ? En quelle année Marseille, première ville de Province, saura-t-elle prouver qu'elle peut elle aussi devenir un centre artistique régional, qu'elle en a les moyens et que ses artistes sont suffisamment nombreux et sincères pour ne plus être à la remorque de Paris ? Où en est le projet du Salon du Midi de la France ? Allons Monsieur l'adjoint Audibert, vous n'êtes pas délégué aux Beaux-Arts, mais vous l'êtes à l'Hygiène. C'est votre rôle d'assainir cette atmosphère faussement artistique qui asphyxie les vrais talents.

Et vous les Berthet, les Inguimberty, les Van Maldère, les Leprin, les Vauquelin, les Durand, les Borgomano, les Audibert, et tous ceux qui constituez cette phalange de peintres représentatifs d'une époque, d'une race que faites-vous ? Vous gémissez dans quelque coin sur les malheurs des temps ! L'heure n'est plus de gémir. L'heure est à l'action. Il est temps, il est grand temps d'apprendre au public dont vous devez être les éducateurs que ça n'est pas ce qu'on lui montre qui est l'art. Vous ne voulez pas vous compromettre en exposant là. Soit, je vous comprends. Mais alors faites quelque chose, autre chose, largement sans esprit de chapelle et de boutique et vous aurez avec vous tout ce qui pense, tout ce qui aime, tout ce qui vit.

Je voudrais bien citer quelques noms parmi les quelques artistes qui rendent un peu d'intérêt à cette exposition. Mais les meilleurs sont encore incomplets comme s'ils avaient choisi parmi leurs œuvres ce qu'ils n'auraient pas oser mettre ailleurs.

De Lombardon est le triomphateur du Salon. Belle toile avec quelques faiblesses. *Marseille*, de plus en plus en progrès. *Frégier*, qui nous a habitué à mieux que cela, *Ch. Maurech*, coloriste sincère, *Poggioli*, poète délicat, *Mlle Engrand* au sens décoratif incontestable ; *Mlle Lée*, solide et hardie. *Mlle Gagnaud*, avec un vivant portrait, *Villameur* qui est en train de sombrer dans l'aimable, *Aurrens* dont nous connaissions les toiles, *Veillard* dont la vitrine de céramique est la seule chose complète de cette

exposition, *Duvernon* que Les Martigues, le soir, feront un peu plus regretter, *Armengol* inégal mais intéressant, *Aubery* lumineux et frais, le *Dr Bernelle*, rutilant et gai, *Brémond* avec le meilleur portrait de l'année. *Eller* avec un poulailler tellement vrai qu'on oublie de rire, *Gimmig* qui se classe avec une blonde petite toile jolie comme tout. Et quelques noms qui promettent : *Jacquet, Max Gaubert, Mlle Lestang, Mourgues, Mlle Meinnier, Rodondi, Mme Tutin, Cornu, Barthélemy.* C'est tout !

*
* *

Galerie *Caors Cottier* on nous montre des fleurs. Au milieu de choses très quelconques nous avons la surprise, agréable, de trouver quatre ou cinq toiles de *Poggioli.* Que diable allait-il faire?... Enfin, cela ne nous regarde pas. Supposons qu'il y soit pour montrer au public comment on peint des fleurs et contentons-nous d'admirer ses « marguerites » symphonie en blanc et or, ses « géraniums » qui semblent inaugurer une nouvelle manière, plus solide que l'ancienne et l'ensemble de ses toiles. Apprenons, pendant que nous parlons de ce peintre, que grâce à lui Marseille est bien représentée à l'Exposition des arts décoratifs de Paris. Au concours Poggioli présenta deux panneaux « Le Puits » et « La Treille » qui furent acceptés tous deux et obtinrent deux premiers prix.

Il fut ensuite chargé de l'exécution d'un panneau pour le stand de la céramique et réalisa le tour de force de brosser en quelques jours un immense tableau représentant (couleur locale) le propre four du maître Veillard.

Ajoutons, pour plus de documentation, que « Le village Corse » envoyé au Salon des Artistes Français par le même artiste y eut les honneurs de la cimaise. Marseille, avec Inguimberty, de Lombardon et Poggioli est bien représenté à Paris. Mais nous en reparlerons en étudiant les peintres Provençaux qui exposent dans la capitale.

*
* *

Maison des Arts. — Il est bien tard pour parler de l'exposition des travaux d'élèves de *Mlle Doërr.* Cette manifestation

n'était cependant pas négligeable. Non seulement parce qu'elle promet, mais parce qu'elle tient déjà. Il faudrait beaucoup de maîtres ayant un pareil sentiment décoratif pour inculquer aux jeunes élèves des principes de goût, de simplicité, et d'élégance qui tendent par trop à disparaître aujourd'hui. Toutes nos félicitations à M^lle^ Doërr ainsi qu'à ses jeunes élèves.

M. René Mailhe succède à M^lle^ Doërr. Les dessins sont extrêmement séduisants. Le métier est joli ; la composition heureuse et les valeurs strictement observées. Les peintures sont souvent intéressantes, surtout quand elles ne cherchent pas à viser à l'effet. Lorsqu'il s'agit d'un vieux coin de mur, d'une porte sculptée où d'une belle fontaine Aixoise. M. Mailhe promet bien des choses. Le métier franc et simple n'est pas très original mais cela viendra. Il y a du sentiment, de l'émotion, mais que parfois détruisent un certain manque de sincérité. N'oubliez pas M. Mailhe qu'on ne fait pas « lumineux » parce que sur un ciel noir on a peint un mur blanc. Cela c'est du truc, du mauvais truc, ça n'est pas de l'Art.

HERREM.

Échos

En souscription aux Editions d'Art Radot, 14, rue Montgrand, Marseille.

PIERRE LEGRAND

Des miettes au fond de la huche, poèmes en prose, un volume in-16 Jésus sur papier bouffant gothic, 5 francs.

AU CINEMA : SIEGFRIED.

Nous devons à Aubert de connaître peu après Paris le beau film des Niebelungen : *La mort de Siegfried*. Inclinons-nous très bas devant ce chef-d'œuvre de la production allemande. Rien ne manque à cette œuvre d'art, beauté du sujet, profondeur de l'interprétation, choix des artistes, appropriation du décor au thème. La légende conserve l'allure du fantasttique qui l'inspira. Toute chose y est traitée sur le mode poétique dans un décor volontairement artificiel qui lui laisse sa force symbolique et ses prolongements indéfinis dans la pensée. Le cinéma a permis la réalisation de tableaux jusqu'alors interdit à n'importe quel art, sauf la musique, l'épisode du dragon n'y est pas ridicule, celui des Niebelungen est admirable de vente poétique et d'harmonie, la sobre synthèse des lignes éclaire de bout en bout un sujet purement intellectuel où chaque épisode illustre un thème mythique, où l'admirable broderie de l'imagination recouvre une trame d'idée. Siegfried, héros de la joie et du printemps a pris grâce au film un visage définitif et inoubliable.

GUY MAIA a présenté une série de films très attachants. Nous avons eu d'abord *Visages d'enfants*, de Jacques Peyder, œuvre technique incomparable qui met en scène les sentiments les plus délicats de l'enfance, puis *Par ordre de la Pompadour*, pimpant et réussi. *Malva*, drame d'une grande puissance avec la grande Star Lya de Putti, et enfin *Le Coup de Grisou*, où la vie de la mine sert de fond à une tragédie d'amour ; œuvre attachante et sobre.

Par de telles présentations la maison Guy-Maïa mérite l'estime de ceux qui, — fervents de l'écran — en suivent les réalisations les plus hautes. Elle se classe désormais parmi les meilleures maisons.

AU GYMNASE. — *Festival Chopin.*

Très émouvante journée que ce samedi 23 mai où fut commémoré le passage à Marseille du grand Frédéric Chopin.

Le matin, avait lieu devant un public de musiciens et de lettrés l'inauguration d'une plaque à l'entrée de l'Hôtel Beauvau, jadis habité par Chopin à son retour des Baléares. C'est le docteur Victor Audibert, adjoint au Maire, qui avait présidé la cérémonie.

L'après-midi une matinée musicale et littéraire groupa dans la salle du Gymnase tous ceux qui à Marseille, croient possible d'éveiller le zèle des esprits. Ce fut une fête remarquable autant par la valeur de son programme que par le ton qui y régna. Deux conférences l'une, profonde et juste de M. Edouard Ganche, qui nous montra combien le regret et l'amour de la patrie polonaise furent vivaces au cœur du musicien, et inspirèrent son œuvre ; l'autre, de M. Emile Ripert, sur *Georges Sand et la Provence*, enjouée, malicieuse, pleine d'aménité et d'esprit.

L'œuvre du musicien fut amplement jouée par d'admirables interprètes. M^me^ Bouvaist-Ganche exécuta les plus émouvantes pages du génial polonais, et M^lle^ Maurech, d'une belle voix sobre chanta des mélodies populaires pleines des nostalgies de l'exil.

Ne négligeons pas de citer M. Fernand Lauzière qui dit avec beaucoup de cœur deux poèmes, l'un de M^me^ de Noailles, et le second de Rostand, à la gloire de Chopin.

Les organisateurs, au premier rang, M. Gabriel Marie, le vaillant chef d'orchestre, si aimé dans notre ville, et M. Piazza qu'on retrouve chaque fois qu'il faut patronner une belle initiative méritent notre reconnaissance et notre particulier hommage.

J. B.

Lettre de Nice

La publication par Pierre Borel, cet étonnant dénicheur de documents, des *Cahiers Intimes de Marie Bashkirtseff*, remet d'actualité la figure de cette petite Russe vraiment originale, profondément artiste et assoiffée de publicité.

Car, ne nous y trompons pas : le seul, le grand désir de Marie Bashkirtseff ce fut de faire du bruit dans le monde. Elle avait un immense orgueil. Cet orgueil gâta peut-être d'excellentes qualités natives, mais il la maintint droite et l'empêcha de se galvauder. « Je me crois trop admirable pour me censurer » écrivait-elle à seize ans. Ce qui est une fausse déclaration, une parade, vu qu'elle ne cesse jamais de se censurer dans son fameux *Journal* et dans ses *Cahiers Intimes*.

A propos de ces *Cahiers*, on a écrit quelques sottises sur cette étonnante enfant. On l'a comparée à Eugénie de Guérin et à Marie Lenéru, alors qu'elle n'est comparable à aucune femme. C'est un être exceptionnel, mi-sauvage, mi-génie, mi-femme. Elle a du sang tartar par sa mère ; et quant à Nice elle va jeter à la mer une pendule de salon sous prétexte qu'elle est laide, quand elle monte un cheval sans selle et chevauche sur la plage comme une Walkyrie c'est au sang maternel qu'elle obéit.

Mais vais-je découvrir Marie Bashkirtseff ?

Les *Cahiers*, de Pierre Borel, nous montrent une « Marie » plus humaine, une Marie qui *veut aimer* et qui aime, en effet ; et cela vaut peut-être mieux que cette attitude de petite cérébrale bourrée de littérature, férue d'esthétique, que le seul *Journal* nous avait fait connaître.

Et en ce mois de Mai fleuri d'oranger où des couronnes de verdures se balancent aux carrefours des quartiers niçois et où les filles font des rondeaux en chantant les vieux airs en patois, je songe à cette étrange petite russe qui, elle aussi, *tourna le Mai*, il y a cinquante-cinq ans. Le 6 Mai 1873, elle notait dans son *Journal* :

« Ce soir je donne une fête, comme on n'en a plus vu depuis des années à la rue de France. Vous savez qu'à Nice existe l'usage de *tourner le Mai*, c'est-à-dire, on suspend une couronne, une lanterne, et on danse, au-dessous, des rondes en chantant. Depuis que Nice est française, cet usage s'en va de plus en plus ; à peine si on voyait trois ou quatre lanternes dans toute la ville.

Eh bien, moi, je leur donne un *rossigno;* je nomme cela ainsi parce que le *Rossigno che vola*, c'est la chanson la plus populaire et la plus jolie de Nice.

« J'ai fait préparer d'avance et suspendre au milieu de la rue une *grande machine* de feuillage et de fleurs tout ornée de lanternes vénitiennes.

« Sur le mur de notre jardin, Triphon (le domestique de grand-papa) a été chargé d'organiser un feu d'artifice et d'éclairer de temps en temps la scène par des feux de bengale. Triphon ne se sent pas de joie. Toutes ces splendeurs sont accompagnées d'une harpe, d'une flûte et d'un violon, et arrosées de vin en abondance. Les bonnes femmes vinrent nous inviter sur leurs terrasses, car moi et Olga regardions seules, perchées sur une échelle de bois.

« On va sur la terrasse des voisins, et moi, Olga, Marie et Dina, nous nous mettons au milieu de la rue appelant les danseuses, et tâchons et réussissons à donner de l'entrain.

« J'ai chanté et tourné avec tout le monde, à la joie des bons Niçois, surtout des gens du quartier, qui me connaissent tous et disent le plus grand bien de « Mademoiselle Marie ».

« Ne pouvant faire autre chose, je fais de la popularité et cela flatte maman. Elle ne regarde pas à la dépense. Ce qui a plu surtout, c'est que j'ai chanté et dit quelques mots en patois.

« Pendant que j'étais sur l'échelle avec Olga qui me tirait par les jupes, j'avais bien envie de faire un discours, mais je me suis prudemment abstenue, pour cette année.

« J'ai regardé les danses et écouté les cris toute rêveuse comme il m'arrive souvent. Et le feu d'artifice terminé par un « soleil » magnifique, nous sommes tous rentrés chez nous, au milieu d'un murmure de satisfaction ».

Marie Bashkirtseff a fait à Nice par son journal une excel-

lente publicité. Elle a follement aimé cette ville de soleil et d'azur cette slave délicate qui fuyait les neiges et les frimas de sa Russie. Mais elle a souffert à Nice aussi, elle a souffert comme une âme exceptionnelle souffre dans l'atmosphère confinée de la province. Et dans le premier volume des *Cahiers Intimes* nous trouvons sur la ville des fleurs quelques imprécations : « Oh! N..., monde ridicule, absurde, sale, stupide, d'une ville de province cancannière et dépravée » (page 52) N..., c'est Nice apparamment. Et si ce n'est pas Nice qu'est-ce donc ? Et d'ailleurs qu'importe ?

*
* *

Les Casinos sont fermés. La saison d'hiver est finie. La ville redevient agréable. On se hâte d'en jouir avant que n'arrive la cohorte des voyages Cook qui remplissent les hôtels à prix réduit. La mer est douce et l'on s'y baigne; on s'y noie même.

*
* *

Je ne veux pas clore cette lettre déjà longue sans signaler le vœu qu'un conseiller général, M. Eugène Charabot, a déposé, comme on dit, sur le bureau du Conseil général.

M. Charabot voudrait la renaissance de la fresque, cet admirable procédé de décoration qui donna tant de charme aux monuments publics et aux intérieurs en Italie et dans la région provençale et comtadine à l'époque de la Renaissance particulièrement. Or, la fresque était tombée en désuétude et sa technique était perdue. Aujourd'hui grâce aux travaux de M. Paul Baudoin, de M. Andra, directeur de l'Ecole d'arts décoratifs de Nice, et de M. Piot, cette technique a pu être retrouvée. Elle sera enseignée aux jeunes gens qui voudront se destiner à ce genre de peinture. Mais encore faut-il qu les futurs frecquistes puissent utiliser leurs talents.

C'est dans ce but que le Comité régional des Arts appliqués a décidé de demander au Conseil général des Alpes-Maritimes qu'il décide d'insérer dans les cahiers des charges des bâtiments départementaux à construire ou à aménager une clause portant

qu'une ou plusieurs parties de l'édifice soient décorées de fresques. Ainsi serait consacré l'effort du Comité des Arts appliqués, la rénovation de la fresque serait assurée, les artistes et artisans trouveraient un encouragement à s'orienter vers la pratique de ce beau procédé de décoration et, d'autre part, serait accentuée l'heureuse tendance qui se manifeste actuellement à adopter la construction et la décoration aux beautés naturelles de notre pays.

REYNOLD.

Le Gérant : C. SARNETTE.

Imprimé par MISTRAL *à Cavaillon*